

# LA RENAISSANCE

HEBDOMADAIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Directeur: OLIVAR ASSELIN

## M. DUPLESSIS ET M. PAUL GOUIN

Depuis la rédaction du dernier numéro de la RENAISSANCE, M. Duplessis et M. Paul Gouin ont annoncé leur alliance ou, comme dit l'ÉVÉNEMENT, leur mésalliance.

Cette association ne devrait pas scandaliser, dans un pays où les chefs politiques n'ont qu'un but, ne poursuivent qu'un objet: arriver au pouvoir. M. Duplessis utilisera M. Gouin parce qu'il veut arriver au pouvoir. M. Gouin utilisera M. Duplessis parce qu'il veut arriver au pouvoir. Et, pour qu'il n'y ait pas de jalousie entre eux, M. Duplessis convient d'accepter le titre de premier-ministre sans revendiquer aucun des pouvoirs qui appartiennent d'ordinaire au Président du Conseil, et dont le plus important consiste dans la désignation des autres ministres.

Que M. Duplessis espère, avec ce programme, entraîner ses troupes, et que M. Gouin entretienne la même espérance, il n'y a là rien qui doive nous surprendre, étant donné nos mœurs électorales; mais quand vous voyez les Jeune-Canada, pleins de bonne volonté, grouper leur squelettique cohorte derrière M. Paul Gouin parce que celui-ci représente selon eux « l'ordre social chrétien », cela vous donne un léger malaise d'estomac, car Gouin c'est Duplessis et Duplessis, avec sa suite d'Edouard Masson et d'Alphonse Boyer, ce n'est pas précisément l'ordre social chrétien et même ce n'est pas cela du tout. L'ordre social qu'il s'agit en l'espèce de faire triompher, c'est un ordre électoral qui laissera en place toutes les choses essentielles et qui ne triomphera que dans les bureaux des « bons » journaux. Quand M. Paul Gouin aura mis en pièces la machine conservatrice, il sera temps de crier au triomphe de « l'ordre social chrétien ». En attendant, les Jeune-Canada feraient bien de ménager leurs acclamations pour voir si M. Duplessis, avec l'appui des Masson et de Boyer, ne retardera pas M. Paul Gouin comme une loque, comme une mitaine.

Un lieutenant-gouverneur qui formera le cabinet selon les traditions constitutionnelles, voilà qui laissera M. Paul Gouin un peu baba, avec les promesses de M. Duplessis.

Et l'on peut être sûr qu'en l'espèce M. Patenaude ne laissera pas le choix des ministres à un simple collègue de M. Duplessis.

A moins que M. Gouin ne consente à nommer des duplessistes et que, une fois de plus, M. Gouin ce soit M. Duplessis.

## « Le scandale de la Brompton »

M. Albert Rioux, président de l'Union catholique des cultivateurs, ancien candidat conservateur, ancien membre d'un tribunal de révision des dettes agricoles, a découvert un autre scandale dans l'administration de la Province de Québec, et il en parle dans la *Terre de Chez Nous*, qui est comme son organe. Ce ne sera pas de trop, car, les scandales, le sac de l'opposition provinciale en manquait un peu.

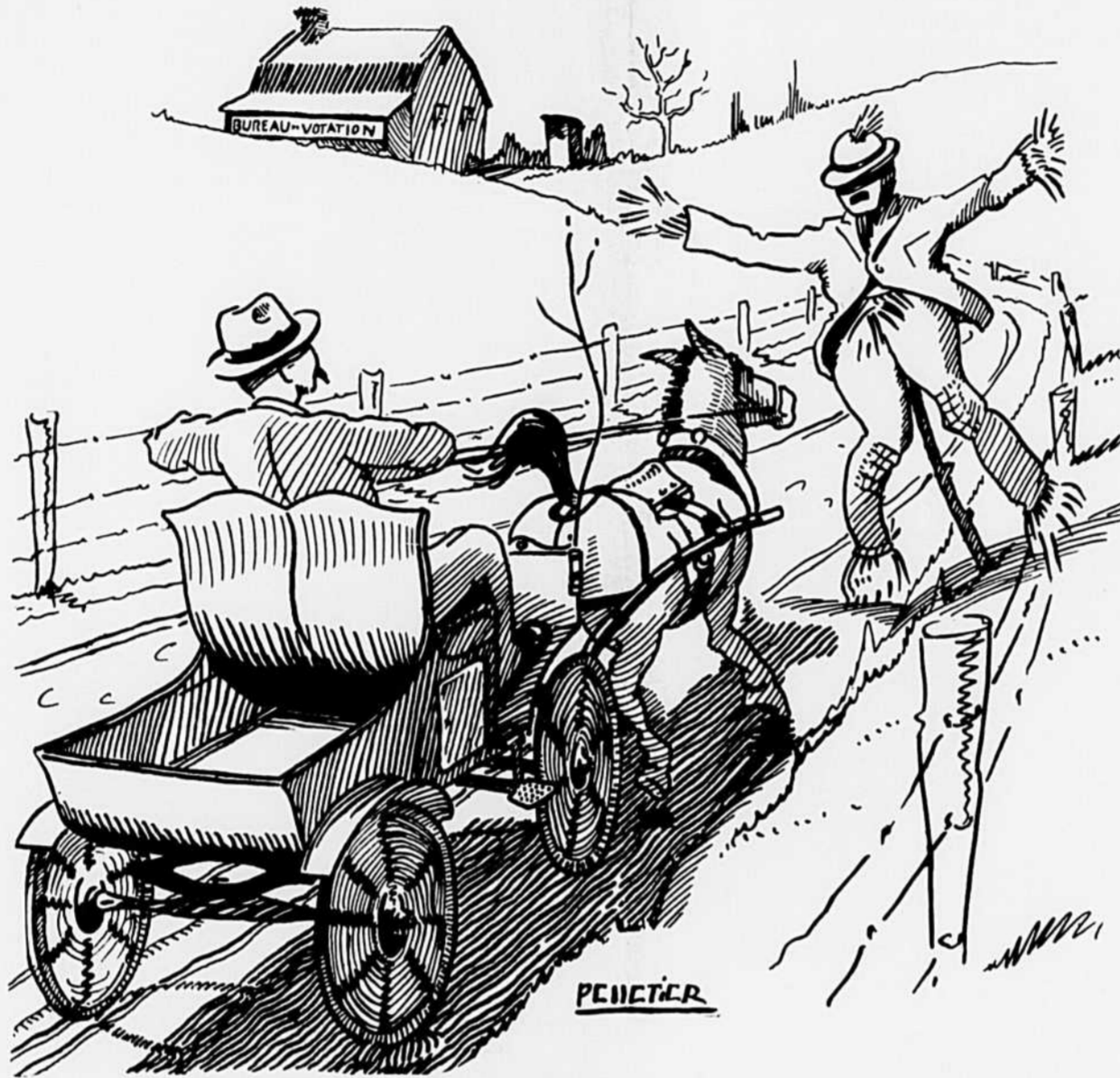
La compagnie de Brompton avait dans les Cantons de l'Est et près de la frontière deux concessions forestières mesurant au total 218,000 acres. Il y avait, parmi les apôtres de la colonisation, des gens qui tenaient mordicus à ces deux domaines. Au jugement de personnes qui avaient exploré ces concessions, elles étaient en grande partie impropres à l'agriculture; mais si le ministre du Domaine public (M. Mercier) avait soutenu cette opinion, on n'eût pas manqué de la taxer de favoriser une compagnie forestière au détriment des colons. Le Trust! Donc, le ministre céda. Mais comme les forêts offertes en compensation étaient situées dans le bassin de la Rivière-aux-Outardes, très loin sur la Côte-Nord, la compagnie, naturellement, exigea un agrandissement (exactement deux acres contre une); car, de la Rivière-aux-Outardes à ses usines il lui faudra transporter le bois par bateau (en été et par beau temps seulement, et sur la Côte-Nord il n'est pas toujours facile d'avoir des bûcherons), pour le transporter ensuite du bateau au chemin de fer. Deux acres pour une: voyez-vous cela? Et comme tout cela sent l'affaire arrangée. Deux acres pour une!

M. Rioux suppose que la compagnie de Brompton, avant de livrer ses terrains, pourra les dépouiller tout à son aise. Au fond il n'en sait rien, puisque le gouvernement a consenti à l'échange uniquement pour avoir tout de suite la jouissance des anciens domaines. Mais en tout cas il n'en coûte rien de l'affirmer, et c'est ainsi que M. Rioux a découvert le « Scandale de la Brompton ».

## Les encycliques

« C'est fait pour servir », disait l'autre soir à la radio M. Grégoire, maire de Québec. Trois jours après, un « bon » journal annonçait avec exultation que la commission administrative de la ville de Québec avait autorisé le maire à signer au nom de la Ville une convention collective de travail avec les employés du « Département du Feu », affiliés collectivement au Conseil général des Syndicats

## UNE VIEILLE CONNAISSANCE



LE VOTANT. — Arrière! Qui va là?

L'EPOUVANTAIL. — Reconnais-moi: je suis le Trust. Le Trust de la paille.

## La crise du capitalisme

par Fortunat STROWSKI

membre de l'Institut

On lira ci-dessous l'essentiel d'un article que M. Strowski consacre à cette question si controversée.

JE veux parler tout simplement en moraliste. À côté du problème technique, c'est sans doute le problème de l'homme et de son destin qui nous est posé.

Les spécialistes de tous les pays, et particulièrement les spécialistes de la politique et de l'économie, se sont penchés sur la crise; ils ont tenté d'expliquer l'état d'anxiété où s'agitote notre civilisation et d'y trouver des remèdes. Ils opposent le communisme à capitalisme. Ils préconisent qui la liberté, qui l'économie dirigée. Ils invoquent des mystiques nationales ou internationales. Le plus souvent ils oublient que sous ces théories, ces techniques, ces mystiques, il n'y a de réel et d'essentiel que l'homme et sa condition et que, sans la connaissance de cette condition, rien n'est pratique, rien n'est viable.

Cette méconnaissance se retrouve certainement à l'origine de nos maux présents. Elle n'en est pas la seule cause, ni la seule raison, mais elle n'en est pas la cause la moins efficace, ni la raison la moins profonde.

Par exemple, les promoteurs, j'allais dire les

zéloteurs de l'énorme usine moderne ont oublié que rien n'était plus coûteux ni plus difficile que d'imposer à un très grand nombre de travailleurs réunis une forme de vie qui n'est conforme ni aux penchants habituels des hommes, ni à leur complexité physique et morale.

Certes, on réussit à maintenir en santé et en ordre ces groupes artificiels, mais à quel prix? Comparez les dépenses sociales d'un canton rural où il n'y a pas encore de grosse industrie et celles des agglomérations qu'une usine moderne improvise artificiellement autour d'elle. Comparez la fragilité et le coût de l'ordre dans un cas et sa solidité ainsi que son bon marché dans l'autre.

Permettez-moi un autre exemple: j'en parle un peu par expérience, j'ai vu les procédés qu'on emploie dans certains pays étrangers pour atteindre un des buts de l'industrie moderne: faire acheter beaucoup d'objets manufacturés en accroissant artificiellement les besoins, les goûts, les appétits des hommes. J'ai constaté les résultats étonnants obtenus par ces méthodes; elles arrivaient à détruire le vieil instinct de modération et de prudence. Elles faisaient vendre au delà des ressources et même au delà des besoins des consommateurs.

A SUIVRE À LA DEUXIÈME PAGE

catholiques de Québec et à la Confédération des Travailleurs catholiques du Canada. C'est, dit le bon journal en question, « la mise en pratique de la doctrine sociale de l'Eglise qui recommande dans *Rerum novarum* et *Quadragesimo anno* l'organisation professionnelle. »

C'est une légère exagération.

Partout en Europe (on pourrait dire dans le monde entier, sauf au Canada), les formations sociales qui ne sont pas socialistes ou collectivistes, ou simplement matérialistes, sont chrétiennes. N'importe quel chrétien peut y adhérer; il suffit pour cela d'accepter les directions sociales du Souverain Pontife. Au Canada l'association sur le terrain chrétien, même entre chrétiens, n'est pas possible: outrepassant la volonté papale, nous n'avons que des syndicats catholiques, et cela fait surtout l'affaire des gens qui en matière sociale ont des questions à embrouiller, à commencer par les politiciens.

Il faut aussi noter autre chose, à savoir que c'est une loi provinciale qui autorise la signature des conventions collectives de travail, dans la province de Québec, et que par conséquent l'acte qui « honore » tellement la commission administrative de la ville de Québec et que M. Grégoire s'honorera de ratifier, n'aurait pu se faire sans le consentement de M. Arcand et de son chef M. Taschereau, mal vus des « bons journaux » canadiens-français et de M. Grégoire lui-même.

Quand M. Grégoire aura signé au nom de la Ville la convention avec les pompiers, il pourra se vanter d'avoir fait une bonne affaire électorale, car, selon sa parole, « les encycliques, c'est fait pour servir ».

## Cette « hypothèque » de \$485,000,000

M. Duplessis revient maintenant, dans ses discours, sur l'hypothèque qu'il prétend que le gouvernement de Québec a donnée sur la forêt, et cela lui vaut l'admiration des Jeune-Canada, et des plus jeunes Canada et de quelques plus vieux.

Pour répondre à cette funambulesque histoire, je n'ai qu'à reproduire ce que j'écrivais sur le même sujet dans l'ORDRE du 19 décembre 1934. Tout cet article reste vrai, sauf qu'à cette époque je mettais le chiffre total de l'hypothèque à \$450,000,000 et qu'en réalité M. Duplessis avait dit comme aujourd'hui, \$485,000,000 :

Un droit de coupe de bois concédé par le gouvernement ou, comme on dit chez nous, par la Couronne, constituait déjà au sens de la loi, dans la province de Québec, un droit immobilier, même quand le fonds continuait d'appartenir à l'Etat.

Dans la plupart des cas, les droits immobiliers de cette espèce faisaient partie du gage d'emprunts obligatoires contractés soit par les concessionnaires primitifs, soit par leurs ayants droits, mais, bien qu'il en fût tenu compte au ministère du domaine public, ils n'avaient jamais été enregistrés autrement. Et ce défaut d'enregistrement formel était une grave lacune aux yeux des mandataires ou TRUSTEES chargés de veiller sur les gages des emprunts en question pour le compte des obligataires, et même de les réaliser s'il y avait lieu. D'autre part, un enregistrement formel aurait exigé des formalités et occasionné des frais comme des retards, en cas d'affectation d'une partie quelconque de la concession à la colonisation agricole.

Ce sont ces considérations qui ont motivé la loi de la dernière session du parlement de Québec qui reconnaît aux coupes de bois une valeur hypothécaire. Et c'est en vertu

## Sommaire

En page deux :

Briques et copeaux OLIVAR ASSELIN  
La crise du capitalisme FORTUNAT STROWSKI

En page trois :

Elections et réarmement ANDRÉ BOWMAN

En page quatre :

La formation française RICHARD ROBERT  
Questions de langue HENRI ROULLAUD

En page cinq :

Hommage à Remy de Gourmont MARCEL DANIEL

En page six :

Physionomie de province HENRI PERRAULT  
La critique des livres ARMAND RIO

En page sept :

Jeunes filles HÉLÈNE ROLLIN

En page huit :

La Y. M. C. A. (2) JEAN-ROBERT BONNIER  
Pourquoi les humains n'ont pas le pied plat

En page neuf :

Les films du jour LOUIS PELLAND  
Gens de chez nous LOUIS PELLAND

En page dix :

Dernières nouvelles de l'Hydro ontarienne JEAN-MARIE NADEAU  
Chronique financière AUGUR

En page onze :

L'Afrique australe A. R. B.

En page douze :

L'obésité (2) DR G. A. SÉGUIN  
Le conflit anglo-italien CHARLES CARRY

de cette loi que le domaine de la Couronne, sans que le régime juridique en ait été changé en quoi que ce soit, se trouve apparemment grevé d'une hypothèque égale à la somme globale des dettes obligataires des entreprises fondées sur l'exploitation de la forêt. Mais pour bien marquer son intention de laisser à la province tous ses droits, le législateur a ajouté cette disposition à l'article 77 de l'ancienne loi :

« 77 a. — Tout privilège, hypothèque ou droit réel, affectant un droit de coupe de bois ou de concession forestière sur les terres publiques, est éteint de plein droit dès que le terrain sur lequel porte ledit droit de coupe de bois est retrait d'une concession forestière. »

Et le nouveau texte lui-même se termine par cet article :

« 8. — Rien dans la présente loi ne pourra être interprété comme une restriction aux dispositions déjà existantes des lois de cette province relatives au retrait des concessions forestières de terrains requis pour fins de colonisation ou à toutes autres fins, et à l'émission de permis ou baux dûment autorisés par ces lois. »

Devant ces textes, on se demande qui M. Maurice Duplessis espère convaincre que M. Taschereau, à la dernière session législative, a hypothéqué le domaine de la Couronne aux étrangers pour un montant de \$450 millions, et que cette hypothèque constitue une entrave à la colonisation agricole.

Le chef du parti conservateur à l'Assemblée législative a répété cette baliverne au cours de sa récente tournée des Cantons de l'Est. Il continuera probablement. Mais ce ne sont ni des arguments comme ceux-là, ni ses plaidoyers pour les pauvres assassins menacés d'avoir à parler, qui le porteront au pouvoir. Même si l'électeur n'est pas satisfait de M. Taschereau, il exigera de ses adversaires, en fait de programme, quelque chose de plus tangible, de plus cohérent, et qui sente moins le simple battage électoral.

En concédant la forêt, M. Taschereau ne fait qu'imiter tous les autres chefs de gouvernement de la Confédération. Rien n'empêche ses administrés canadiens-français de se porter adjudicataires, et cela les mettrait sur un pied d'égalité avec les administrés de langue anglaise. Mais cela détruirait un argument d'un bon effet électoral. Il vaut mieux que la forêt reste hypothéquée de \$485,000,000, car cela permet à M. Duplessis, à M. Paul Gouin, à M. Grégoire et autres protecteurs de la chose publique, de représenter le Canadien-Français comme un esclave dans sa propre maison.

## Nos « chevaliers »

Dans les nombreuses photos que M. le curé Laflamme (est-ce lui?) nous a transmises des réceptions faites au cardinal-archevêque de Québec au « pays de ses ancêtres », on a remarqué un monsieur à plastron blanc et à bicorne qu'on intitulait le « chevalier Bégin ». Chevalier du Saint-Sépulchre, sans doute, à moins qu'il ne fût de Saint-Grégoire le Grand. Mais chose certaine, c'est qu'il vient de Québec ou de Lévis (car tous les Bégin sont de Lévis) et qu'il remplace M. le Chevalier Côté dans le rôle de grand émoncheur.

Se rendra-t-il à Rome? On le souhaite, car il rencontrerait là assez de chevaliers pour avoir honte de son bicorne et de sa chemise à plastron.

Mais qu'advient-il donc du chevalier Côté? Est-il en pénitence?

Olivar ASSELIN

Montréal, 13 novembre

# Brigues et Copains

Le salaire minimum des femmes. — Les de quarante-neuf mille ouvrières, soit exactement 48,322 filles et femmes employées dans 2,416 établissements industriels et commerciaux, bénéficient de la loi sur le salaire minimum des femmes, déclarait l'autre jour M. Alfred Crowe, secrétaire de la Commission intéressée. La tendance des chiffres vers la hausse, que signalait le rapport, s'est accentuée. Le nombre des employées et des ouvrières au travail durant 1934-35 s'est élevé de 10,950 comparativement à l'année précédente.

La Commission a intenté 67 poursuites judiciaires et les amendes perçues pour infractions ont rapporté \$3,133. Estimant préférable de contraindre le patron à rembourser ses ouvrières par son intermédiaire, elle a fait encaisser à celles-ci un arriéré de salaires s'élevant à plus de \$11,737.

Dans le seul compartiment des magasins, assujettis à la loi depuis le 1er septembre dernier, on estime que les salaires ont augmenté de plus de \$100,000 par année, à Montréal seulement. Dans nombre de cas les employées, qui travaillaient de 54 à 58 heures par semaine pour \$5 et \$6, reçoivent maintenant \$12,50 pour 48 heures. A Québec le propriétaire d'un grand magasin a déclaré que la Commission le forçait à payer en salaires \$20,000 de plus par année.

Le nombre des établissements industriels et commerciaux assujettis a augmenté de 1421 en 1934 et de 1179 en 1935. Le nombre des employées et ouvrières protégées par la Commission était de 34,354 en 1933 et de 37,366 en 1934. La Commission a tenu à Québec et à Montréal 16 séances plénières et 8 conférences paritaires, c'est-à-dire réunissant des représentants des patrons et des employées ou ouvrières.

La Commission est présidée par M. Gustave Franck, un syndicaliste convaincu. Elle a pour secrétaire, dans la personne de M. Crowe, un autre syndicaliste.

L'œuvre accomplie par cet organisme méritait d'être signalée.

**Les Canadiens-Français aux Communes.** — Des députés canadiens-français ont été élus dans toutes les provinces, à l'exception de la Saskatchewan et de l'île du Prince-Edouard. Presque le tiers de la Chambre des Communes sera composée de Canadiens-Français. De la Nouvelle-Ecosse, il y a M. Pothier; du Nouveau-Brunswick, MM. Veniot, Michaud et Robichaud; de l'Ontario, MM. E.-R.-E. Chevrier, Lionel Chevrier, Goulet, Bertrand, Bradette, Hurlbise, Martin; du Manitoba, M. Beaubien; de l'Alberta, M. Pelletier; de la Colombie-Britannique, M. Turgeon. Tous ces députés sont des libéraux à l'exception de M. René Pelletier (Alberta), qui est du Crédit Social.

La représentation accordée aux Canadiens-Français par M. King dans son cabinet n'a donc rien d'exagéré.

**Tweedsmuir et le français.** — Lord Tweedsmuir parle le français, paraît-il. L'ACTION CATHOLIQUE reproche à M. King de n'avoir

adressé la parole au nouveau gouverneur général qu'en anglais, et sans doute à-elle raison, car M. King, contrairement à son prédécesseur M. Bennett, parle le français. L'ACTION CATHOLIQUE voudra bien noter cependant qu'à la première réception officielle du gouverneur on ne connaissait pas encore ses capacités linguistiques, que c'était la nuit et que tout le monde avait hâte de s'en aller... Cela n'exuse peut-être pas tout à fait M. King, mais c'est une atténuation.

Maintenant que l'on sait que lord Tweedsmuir parle français, tout le monde, y compris M. King, voudra lui parler français.

**En Ethiopie.** — L'Italie est un pays de 42 millions d'habitants qui en dépit de sa frugalité consume beaucoup; avec le Canada seulement, il fait pour six millions et demi d'affaires. Après le coup des sanctions (v. g. des pénes), le Canada pourrait lui vendre énormément de choses qu'il achète présentement de l'Europe continentale et de l'Angleterre. Mais M. Bennett, par ses délégués plus ou moins bénévoles, nous a mis du côté des sanctionnistes. M. King lui a emboîté le pas, et nous n'avons maintenant qu'à chercher de par le monde un marché pour notre morue séchée, pendant que les pêcheurs de la Gaspésie, faute de cette petite pitance, se fouillent l'Angleterre, qui fut toujours à Genève le champion des sanctions «morales» quand c'étaient seulement les intérêts des autres puissances qui étaient en jeu, ne parle plus que des sanctions matérielles, et demain, si l'affaire de l'Ethiopie ne s'arrange pas, elle parlera de sanctions armées. M. King a promis de réserver pour d'autres causes nos soldats, mais un commerce de six millions et demi — qui pourrait facilement s'enfler jusqu'à vingt millions — ne lui paraît pas digne d'intérêt, quand il n'y a que cela à perdre. Faisons-lui confiance en attendant que ses pourparlers avec Washington lui donnent le temps de respirer. Mais dans la voie où il a permis à nos docteurs Riddle de s'engager pour lui, qu'il n'aille pas trop loin, car il règne au Canada un esprit de gros bon sens, c'est-à-dire nationaliste, qui pourrait fort bien se tourner contre lui.

**Le salaire des institutrices.** — «Et maintenant, dit le SAIN-LAURENT en parlant de la carrière de l'enseignement, si on veut bien considérer l'avenir qui attend les maîtres d'hier, celui qui attend les maîtres d'aujourd'hui, peut-on les blâmer de ne pas s'intéresser davantage à la carrière de l'enseignement? L'année dernière, «sur huit mille huit cents institutrices rurales, plus de la moitié — soit au moins quatre mille quatre cents — reçurent moins de \$200 de traitement, dont quinze cents à peu près reçurent moins de \$150.» Est-il une jeune fille qui peut envisager de passer sa vie à enseigner dans une école avec de semblables émoluments? Si l'on trouve, il s'agit d'une héroïne... ou d'une imbécille. La grosse majorité des institutrices ne se range pas dans ces catégories, et c'est bien normal.

Les causes de cet état de chose ne sont pas lentes à deviner... Par ce temps de campagne électorale, ne pourrait-on pas s'aviser que c'est la faute au gouvernement? La Province n'a rien à voir dans le salaire des institutrices (on ne saurait en effet qualifier cela de «traitement»), mais qu'est-ce que cela peut bien faire? N'avons-nous pas lu dans un discours de M. Maurice Duplessis que c'est le gouvernement qui a ruiné les municipalités et les «commissions scolaires»? M. Lapointe à Québec. — Nous lisons par hasard dans le SOLEIL du 3 novembre, sous une manchette de quatre colonnes, que

MM. Lapointe et Power participent le 19 novembre, à Québec, à un grand meeting électoral tenu par M. Taschereau.

Il ne serait pas surprenant que M. Lapointe manquât au rendez-vous, car il a par le temps qui court beaucoup à faire, ne fût-ce que pour prendre connaissance du traité de réciprocité que M. King en trois jours a obtenu de Washington. Le successeur de M. Bennett paie d'exemple et il est tout naturel qu'il exige de ses ministres le maximum d'efforts. Mais la présence de M. Lapointe à la réunion du 19 novembre ne serait quant au reste qu'une affaire normale, car le député de Québec-Est à Ottawa, la question de l'électrification réglée selon ses recommandations, n'a plus sur quoi différer d'opinion avec M. Taschereau et sa collaboration avec le premier ministre de la Province est autrement logique que celle de M. Duplessis avec M. Gouin.

**Quelques questions.** — Un collaborateur occasionnel de la RENAISSANCE, M. Vincent Brosseau, disait l'autre soir dans une causerie radiophonique :

Est-ce la demande des grandes compagnies que le gouvernement provincial a adopté la loi de l'extension juridique des contrats collectifs?

Est-ce à la réquisition des trusts que M. Taschereau a fait adopter la loi du salaire minimum des femmes qui est en vigueur depuis plusieurs années? Est-ce à la demande des monopoles qu'il a aggravé à la dernière session les pénalités contre les patrons qui exploitent les femmes et les jeunes filles?

Est-ce pour faire plaisir aux grosses corporations, que M. Taschereau a augmenté de 150 pour 100 la taxe sur les profits des compagnies, qui était déjà de 100 pour 100 plus élevée que dans la province d'Ontario?

Est-ce pour se concilier les classes privilégiées que M. Taschereau, à la dernière session, a relevé les droits sur les grosses successions et n'a imposé que des droits insignifiants sur les petits héritages, qui sont exemptés de taxes en ligne directe jusqu'à dix mille dollars?

Est-ce à la demande des compagnies minières que la taxe sur les profits de ces compagnies a été augmentée par le gouvernement provincial?

Est-ce sur la réquisition des spéculateurs professionnels qui transigent chaque jour des milliers d'actions sur le

parquet de la Bourse, que la taxe sur les transferts d'actions a été accrue?

En 1930, le gouvernement Taschereau a fait adopter la loi de prévention des fraudes relatives aux valeurs mobilières afin de protéger l'épargne populaire contre les exactions des chevaliers d'industrie qui drainent les économies du peuple. A la dernière session, cette loi a été rendue plus rigoureuse; la sollicitation à domicile des vendeurs d'actions a été prohibée.

La loi ayant pour but de restreindre le nombre des postes d'essence a-t-elle été adoptée dans l'intérêt de l'Imperial Oil, une compagnie que M. Bennett favorisait en augmentant de 250 pour 100 les droits sur l'essence américaine?

M. Brosseau aurait pu continuer sa série d'interrogations. Il avait cependant posé assez de questions pour démontrer à ses auditeurs invisibles que si M. Taschereau a dû, au cours de sa carrière, favoriser quelques trusts, il en a mécontenté d'autres, et de très puissants.

**M. Taschereau et la législation sociale.** — La GAZETTE, journal conservateur, estime que M. Taschereau a bien gouverné sa province, mais il a, d'après elle, un tort très grave, et c'est d'avoir trop penché pour les ouvriers en érigeant le ministère du Travail, en fixant le tarif des indemnités d'accidents du travail, en astreignant les patrons à payer les salaires arrêtés entre certains d'entre eux et une majorité de travailleurs, etc.

Cette critique d'un journal dont M. Taschereau est censé avoir toujours respecté les désirs... capitalistes est pour le chef du gouvernement de Québec le plus flatteur des hommages. Et l'on conçoit que le «bon» journal de Québec, avant de critiquer M. Taschereau au sujet de sa législation sociale, prenne prudemment le temps de se retourner, bien que «M. le Chevalier Bégin» ne soit pas là en ce moment pour — s'il se trompe — lui couper les oreilles avec son épée papale.

**De la validité des lois.** — Les lois à soumettre à la Cour Suprême par le nouveau gouvernement fédéral portent sur la réforme sociale (durée et rémunération minima du travail), création de l'of-

fice de placement des produits naturels, assurance contre le chômage, et ainsi de suite.

A propos de chacune de ces lois, on demandera à la Cour Suprême de dire si elle est constitutionnellement valide. Comme il n'y a pas longtemps que dans chaque cas la question a été posée, il est probable que le tribunal ne tardera pas à répondre et que la législation fédérale pourra ainsi être reprise sans qu'il y ait d'imbroglie entre Ottawa et les provinces.

M. Taschereau croit que sa présence à la conférence ou ces questions seront discutées sera profitable à la province de Québec, et c'est une opinion que partageront tous ceux qui connaissent ses vues sur l'autonomie des provinces.

**M. Gouin père et M. Taschereau.** — Il se peut que M. Taschereau ait sacrifié les intérêts de la province de Québec dans la gestion du domaine national, mais n'est-il pas surprenant que cette affirmation vienne d'un des fils Gouin, puisque la politique de M. Taschereau est exactement celle que suivait M. Gouin père et qui devait conduire celui-ci aux conseils de la Royal Trust Company et de la Banque de Montréal?

«Avant moi, dit M. Paul Gouin, mon père sir Lomer Gouin continue l'œuvre de Mercier. Par une politique intègre nationale, il a rendu notre province et notre peuple prospère.» Mais si vous prenez votre père, cher Monsieur Gouin (Paul), un bon mouvement, et prenez aussi M. Taschereau, car la politique de l'un complète celle de l'autre.

Olivar ASSELIN

Montréal, 13 novembre

## Une politique à double fin

La tuberculose animale est une maladie contagieuse due au développement dans l'organisme d'un microbe spécifiquement appelé le bacille de Koch. Commune à toutes les espèces animales, la tuberculose est extrêmement fréquente chez les bovidés. Comme elle est transmissible à l'homme par le lait provenant de vaches tuberculeuses, l'élimination impitoyable des bovins tuberculeux est aujourd'hui l'un des moyens les plus propres à combattre cette terrible maladie que l'on a appelée la «peste blanche».

En plus du danger qu'elle présente pour les humains, la tuberculose bovine est une menace constante pour les troupeaux. Par conséquent, la combattre par tous les moyens, c'est poursuivre un double but : protéger la santé humaine en général et épargner de lourdes pertes à l'éleveur. Aussi, tous les gouvernements qui ont le souci des intérêts de leurs administrés — de la ville ou de la campagne — lui livrent-ils une lutte acharnée en procédant à la tuberculisation des troupeaux sur une grande échelle.

Dans la province de Québec, la lutte contre la tuberculose bovine a été menée rondement depuis quelques années. Les cultivateurs, une fois leur éducation faite sur ce sujet, se sont rendu compte qu'il y allait de leur intérêt de collaborer avec le ministère de l'Agriculture. C'est grâce à cette intelligente collaboration que le travail d'assainissement des troupeaux laitiers a pu être poussé jusqu'à date avec des résultats fructueux. Quelques chiffres extraits des rapports

de la section de médecine vétérinaire du ministère de l'Agriculture de Québec en donnent une excellente idée. Environ 100,000 bovins sont soumis chaque année à l'épreuve de la tuberculine. Les sujets qui réagissent, autrement dit les tuberculeux, sont abattus et des indemnités sont payées par le gouvernement aux cultivateurs pour les aider à se procurer des animaux de remplacement. En cinq ans, 46,000 bovins ont été ainsi abattus et les propriétaires de troupeaux ont touché un total de \$458,530 en indemnités, qui leur ont permis d'acheter 26,963 sujets de remplacement. L'octroi d'une telle compensation est de nature à induire un plus grand nombre de cultivateurs à avoir recours aux services de la section de médecine vétérinaire et à soumettre plus fréquemment leurs troupeaux à l'examen des vétérinaires, prévenant de cette manière des contagions susceptibles d'entraîner parfois de véritables désastres.

Actuellement, environ 55 pour cent des troupeaux laitiers de la province de Québec ont été ainsi assainis ou sont en voie de l'être.

Mais l'élimination des bovins tuberculeux ne suffit pas à elle seule à combattre efficacement la tuberculose animale. Ce serait bâtir sur le sable que de permettre, après avoir assaini un troupeau, qu'on introduise dans ce troupeau des animaux de remplacement porteurs de germes tuberculeux. Aussi, des règlements strictement appliqués stipulent-ils que tout sujet de remplacement doit avoir subi lui-même l'épreuve de la tuberculine et n'avoir présenté aucun indice de réaction.

L'hygiène générale de l'étable est aussi l'objet d'une attention suivie de la part du ministère de l'Agriculture. Le soleil, la ventilation, l'espace sont autant d'agents de santé pour le troupeau. Les étables basses, humides, sans lumière, sont des foyers d'infection, principalement durant les longs mois d'hiver, alors que les bêtes sont privées d'exercice et de l'air pur des grands pâturages. C'est pourquoi une section de la construction rurale collabore, avec la section de médecine vétérinaire, à l'assainissement des troupeaux en préparant et distribuant annuellement des milliers de plans d'étables modernes, qui tiennent compte des conditions climatiques de chaque cultivateur intéressé et de l'importance de son troupeau. De plus en plus nombreux sont les éleveurs qui profitent de ce service gratuit et empêchant ainsi l'introduction de la tuberculose et d'une foule d'autres maladies dans leurs troupeaux, préviennent des pertes, gardent leurs animaux en bonne santé, obtiennent de ceux-ci un meilleur rendement, et rentrent rapidement dans l'argent dépensé pour cette amélioration en touchant de meilleures recettes. Ainsi, tout en servant leurs intérêts matériels, ils protègent la santé de leurs familles et celle des consommateurs de produits laitiers.

Font partie de la Commission des Nominations: M. J.-Edouard Labelle, c.r., président; le brigadier général E. de B. Panet, M. J.-Ernest Savard. Les membres qui auraient des propositions utiles à faire sont priés de nous les transmettre par écrit au plus tôt.

Le secrétaire,

H.-L. DE MARTIGNY.

4 est, rue Notre-Dame, Montréal, 8 novembre 1935.

**Fédération des oeuvres de charité canadiennes-françaises**

**Assemblée annuelle. — Convocation des sociétaires**

La troisième assemblée annuelle aura lieu à l'Hôtel Windsor le jeudi 21 novembre, à 5 h. précises, dans le Salon du Prince de Galles. Quoiconque a versé une contribution d'au moins dix dollars pour l'année en cours est membre de la Fédération et a voix délibérante.

## La crise du capitalisme

SUITE DE LA PREMIERE PAGE

Mais comme de tels procédés se payent! Publicité, démarcheurs, intermédiaires, crédit, le prix des objets s'en trouvait surchargé à un point qu'ils étaient invendables. Les frais de distribution absorbaient, en grande partie, l'économie que l'ingénieur obtenait par l'organisation très poussée et par là très fragile de son atelier. Il est coûteux de méconnaître les conditions humaines; il est pénible et dispendieux de contredire la nature humaine comme de forcer un torrent à remonter vers sa source.

Ce ne sont là que des cas particuliers; on pourrait les étendre indéfiniment. Mais, parlons d'un autre aspect du présent et de l'avenir.

Il semble que notre civilisation tout entière soit mise en cause. Je ne retiens ici que les difficultés où nous conduit d'elle-même la discussion présente.

Quels sont donc les termes d'une incertitude que révèle précisément la multiplication des plans et des projets de réforme?

Le premier de ces termes est que notre monde moderne heurte le bon sens, lequel est l'esprit fidèle de la condition humaine.

Jamais les richesses n'ont été plus abondantes qu'à l'heure présente. La technique met à notre disposition le moyen de les augmenter encore. Tout se passe comme s'il y avait trop de choses. Cependant, l'homme est plongé dans le dénuement; l'abondance et la fécondité pèsent sur nous comme des malédictions.

De là les pétitions qui nous sont présentées: beaucoup attribuent la cause de nos désordres à la timidité de l'esprit humain qui n'aurait pas osé créer un organisme, ou, pour employer le mot à la mode, un plan total. Nos systèmes seraient en retard sur nos techniques et l'économiste ou l'homme d'Etat n'aurait pas suivi l'ingénieur.

On nous presse d'étendre à la

société économique tout entière les méthodes d'organisation des grandes entreprises et, en conséquence, de doter, les uns disent l'Etat, les autres disent les corporations organisées, d'immenses services de statistiques et de renseignements, d'énormes bureaux de méthode dont la mission serait, grâce à une prévision à terme assez long, d'adapter constamment la production aux besoins, puisque aussi bien la crise actuelle nous obligerait à constater la carence d'un automatisme qui, jusqu'au début du siècle, avait, à peu près, suffi à régler le jeu du monde.

Certes, un tel projet a pour lui la logique et je comprends fort bien qu'il tente jusqu'à les hanter, certains de ceux qui se penchent anxieusement sur nos destins. Cependant, pour ma part, je ne puis m'empêcher d'hésiter devant de telles propositions. Elles ne tiennent pas compte de la condition humaine.

Plan de cinq ans ou plan de l'éternité, qui peut garantir l'avenir? Celui qui veut rebâtir la société, la cité et l'usine comme si demain devait forcément ressembler à aujourd'hui, est un insensé.

Il se peut que la révolution des techniques nous contraigne à de nouveaux classements et peut-être nous oblige à convenir que nos vérités économiques n'étaient qu'historiques et non point absolues, comme nous avions l'orgueil de le penser.

C'est pourquoi je souscris volontiers, pour ma part, à cette révision des valeurs et des jugements, à laquelle nous sommes si instamment conviés.

Mais je crois qu'il sera sage de ne pas renoncer, pour l'avenir, à l'ancienne échelle des valeurs qui interdisait de faire la brassée plus grande que le bras et la poignée plus grande que le poing.

Fortunat STROWSKI

Tous droits réservés par L'ESPACE. Reproduction, même partielle, interdite.

**LA RENAISSANCE**

hebdomadaire politique et littéraire

180 est, rue Sainte-Catherine, Montréal

Case postale 4018 Tél.: PL 8511

Directeur: OLIVAR ASSELIN

ABONNEMENT: 1 an 6 mois

Espagne	
Royaume-Uni	\$3.50
France	2.00
Etats-Unis	
Canada	
Autres pays	\$4 2.25

L'abonnement est payable d'avance par mandat-poste ou chèque affranchi payable au pair à Montréal.

Publié par les Editions de LA RENAISSANCE (limitée) Montréal et imprimé par la Cie de Publication la PATRIE, Montréal

Administrateur: Pierre ASSELIN

Secrétaire de la rédaction: Jean-Claude Martin

Directeur de la Publicité: F.-X. Lizotte

**LES BIOGRAPHIES CANADIENNES-FRANÇAISES**

publiées par RAPHAEL OUMET

Il est nécessaire que tous les Canadiens-Français en vue aient leur biographie et leur photographie dans l'œuvre que publie depuis 15 ans M. Raphaël Oumet.

Cet ouvrage, exclusivement consacré aux nôtres, est le seul du genre au pays. Plus de 5000 biographies et photographies de citoyens marquants, sont contenues dans les douze volumes parus jusqu'ici.

Les «Biographies Canadiennes-Françaises» ont depuis longtemps acquis une importance nationale.

La treizième édition est en préparation pour l'année 1936.

**FLACON plat 85¢**

**GIN de KUYPER**

2.6 \$1.90 • 40 \$2.65

EN VENTE AU CANADA DEPUIS PLUS DE 100 ANS

CETTE RÉELLE SAYEUR DE HOLLANDE

Détailé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SOHN Distillateurs Rotterdam Hollande Maison fondée en 1695 133 FR

# POLITIQUE EXTÉRIEURE

## Elections et réarmement

On reste surpris du peu d'intérêt qu'a soulevé au bout de quelques jours la campagne électorale anglaise, même dans les milieux avancés, par définition des adversaires du réarmement. Il semble que l'opinion publique se soit attendue à une victoire conservatrice et qu'elle ait tenu pour acquis que M. Baldwin reviendrait au pouvoir. Aussi les discussions ont-elles été surtout de principe, les travaillistes ne tenant pas outre-mesure à diriger actuellement les affaires de l'Etat. Ceci, en raison de la division qui règne au sein du parti et surtout dans les masses. La question de l'application du pacte et des sanctions a jeté la confusion dans les rangs de la gauche. C'est à la faveur de cette confusion que les conservateurs ont très habilement greffé le problème du réarmement sur leur programme électoral, et ce réarmement implique bien des choses qui n'apparaissent pas à première vue.

Il y a actuellement trois grands courants d'opinion en Angleterre. Le premier est en faveur de la S.D.N. et d'une action diplomatique générale contre l'Italie. Le second penche vers la politique d'isolement, que l'on pourrait qualifier plus exactement de désintéressement des affaires continentales. Le troisième est celui de la neutralité absolue : que l'Italie fasse ce qu'elle veut, disent certains groupes, pourvu que nous ne soyons pas entraînés dans quelque conflit.

Ces trois grands courants ne coïncident pas exactement avec les groupements politiques actuels. Des éléments conservateurs et travaillistes se donnent la main pour demander l'application des sanctions ; nombre de pacifistes — de droite ou de gauche — font cause commune pour empêcher la moindre intervention.

En proposant le réarmement, l'application des sanctions et la politique du *wait and see*, M. Baldwin semble

plaire sinon à tout le monde, du moins à une très forte partie du corps électoral. Il a provoqué en même temps un regroupement des forces qui se poursuit au détriment du parti travailliste déchiré entre les tendances interventionnistes et pacifistes. On ne compte plus les défections dans les rangs de la gauche, tandis qu'en général le centre et la droite continuent de le suivre parce qu'il promet aux uns le réarmement et aux autres une attitude vigilante et presque d'isolement.

On comprend, dans ces conditions, qu'une fois les élections passées il faudra changer d'orientation politique. L'Angleterre n'a pas donné un coup de barre de redressement pour retomber aussitôt dans les tergiversations et le loupvage dangereux.

J'ai déjà signalé, il y a plusieurs mois, que les dirigeants anglais étaient parfaitement au courant des changements qui se sont récemment produits sur la carte des alliances. Le War Office, tout comme Downing Street, n'entretient plus aucune illusion sur le danger du réarmement allemand. L'Amirauté, consciente de la récréation de la flotte de guerre germanique, a également changé de point de vue. Il ne s'agit plus de faire désarmer les autres, il s'agit de réarmer et plus vite que ça. Seule l'opinion publique, toujours lente à se mettre en train, mettait obstacle à la réalisation des plans du War Office et de l'Amirauté. On a donc sauté sur l'occasion splendide du conflit italo-éthiopien pour renouer l'opinion et la mettre en face de ses responsabilités. La manœuvre a parfaitement réussi : le problème est posé d'un réarmement anglais indispensable. Les pacifistes béhémotes ont été muselés pour quelque temps et le « gouvernement invisible » est arrivé à ses fins.

André BOWMAN

## Un grand politique : Lyautey



On vient de transporter les restes de Lyautey à Rabat, pour les déposer, suivant son désir, dans cette terre marocaine dont la conquête a été pour la plus grande part son œuvre. Voici, de l'illustre maréchal, une admirable pointe sèche exécutée par M. B. de Monvel et reproduite dans le COURRIER ROYAL.

## Le premier cent millions

Il en est des peuples comme des particuliers : ce sont les premiers millions qui sont les plus difficiles à atteindre. Le reste n'est plus qu'une affaire de temps. Il arrive même que le chiffre de la population de certains peuples augmente trop vite au gré des gouvernants et qu'il soulève des questions démographiques, économiques et politiques fort délicates, comme c'est le cas au Japon.

Le quatrième recensement national japonais, qui a eu lieu au mois d'octobre, a donné des résultats impressionnants : la population vient d'atteindre les 100 millions. Ce qui donne le plus à réfléchir, ce n'est pas le chiffre lui-même, quoiqu'il soit déjà respectable, c'est le maintien du taux formidable de l'accroissement annuel, qui est d'un million et demi. A ce train, on peut se demander comment le Japon va pouvoir nourrir sa population au cours des prochaines décades. Il a déjà de la peine à joindre les deux bouts et, vu qu'il est impossible d'obtenir un rendement agricole supérieur au chiffre actuel, il faudra nécessairement recourir de plus en plus à une importation de produits alimentaires qui devra trouver sa contre-partie dans une nouvelle augmentation des exportations de produits industriels du Japon. En admettant que pendant quelque temps encore le développement urbain soit suffisant pour absorber les excédents de population et qu'il ne soit pas encore absolument indispensable d'établir une politique d'émigration, il faut tout de même envisager le moment où il faudra trouver un débouché territorial pour la population. Pour le moment, le problème le plus pressant est celui du ravitaillement du pays en produits alimentaires et industriels. C'est dans ce domaine que surgissent de nombreuses difficultés.

On comprend dans ces conditions

l'activité japonaise déployée en vue de conquérir de nouveaux marchés ou tout au moins de conserver les anciens. Les barrières douanières s'élèvent partout et il ne reste plus à Tokio qu'à marchander avec ses clients et ses fournisseurs. Il en résulte un changement de l'orientation politique du Japon. C'est ainsi que le gouvernement de Tokio encourage les achats de coton brésilien au détriment du coton des Etats-Unis, premièrement parce que le produit est moins cher en Amérique du Sud, et secondement parce que le Brésil maintient une attitude amicale envers le Japon, lui achète volontiers ses produits et accepte avec facilité ses émigrants. Il en est de même pour les Indes orientales britanniques et hollandaises : moyennant l'achat par ces deux pays d'une certaine quantité de produits manufacturés — des textiles en particulier — le Japon s'approvisionnera de préférence en cotons indien et malais. La tentative japonaise en Ethiopie procède du même principe. Les récents droits supplémentaires de 40 pour 100 imposés par l'Egypte sur les produits japonais se sont traduits par une protestation qui sera probablement suivie d'un déplacement des achats de matières premières égyptiennes.

Tout cela est de la bonne politique économique. Mais il est intéressant de constater que cette politique, qui a des répercussions internationales de première grandeur, est conditionnée par une question d'ordre intérieur, par un accroissement formidable de la population.

Cet accroissement soulèvera bientôt la question de l'émigration en masse du trop-plein de la population. Cela fait pressager bien des difficultés, et pas seulement pour le Japon.

André BOWMAN

# La presse ÉTRANGÈRE

## Vers une république d'Irlande ?

La presse anglaise apporte deux informations qui méritent d'être retenues. D'une part, un message Reuter de Johannesburg (Afrique du Sud) prête au sénateur Wisser, qui fit récemment un séjour à Londres, où il eut des entretiens avec M. Thomas, secrétaire d'Etat pour les dominions, les remarques suivantes :

« L'indépendance souveraine ne signifie rien si elle ne comporte pas la république. Nous ne devons pas cesser de nous évertuer à l'obtenir. Ce ne serait pas, à mon avis, un miracle si nous réalisions notre idéal d'ici cinq ans. Des choses plus étranges arrivent. Il est possible que l'Afrique du Sud soit une république d'ici cinq ans. »

Le sénateur Wisser parlait à une réunion nationale à Johannesburg.

D'autre part, le TIMES publie, de son correspondant de Dublin, un long et intéressant message où il est dit, notamment, que le résultat des élections générales en Grande-Bretagne est attendu avec un intérêt tout spécial en Irlande. Selon ce correspondant, les Irlandais ont, à tort ou à raison, le sentiment que si M. Baldwin se maintenait au pouvoir avec une majorité substantielle, l'une de ses premières préoccupations serait d'effectuer un règlement avec l'Etat libre.

Déjà des conversations auraient eu lieu à Genève à ce sujet entre M. de Valera et M. Eden ; mais la solution ne pourrait intervenir qu'après les élections britanniques. M. de Valera, dont la position semble très forte, vise toujours à assurer l'indépendance totale à l'Irlande et à proclamer la république. Dans quelques mois, le poste de gouverneur général, dont l'abolition a été décidée, aura cessé d'exister. Il ne restera plus du statut de dominion que l'occupation par la marine britannique de deux ports dans le Lough Swilly, et dans la baie de Bantry.

Si M. de Valera pouvait en obtenir l'évacuation en contrepartie de l'engagement formel d'en autoriser le libre accès aux navires britanniques en cas de guerre, ainsi que de concessions économiques considérables à l'Angleterre, il lui serait peut-être possible de proclamer la république. Cette république resterait dans l'empire. Ce se-

rait « un dominion sans couronne ».

La république d'Irlande entrerait éventuellement en fédération avec les six comtés de l'Ulster, et la fédération, comprenant des unités pleinement indépendantes, pourrait même se reconstruire pour chef visible le roi d'Angleterre.

Le projet est curieux. Il est permis de se demander si, dans quelques années, l'empire britannique ne sera pas devenu une fédération de royaumes et de républiques indépendantes.

## Pour le maintien de l'ordre

Le JOURNAL OFFICIEL DE FRANCE a promulgué le 24 octobre trois importants décrets-lois relatifs au commerce et à la détention des armes et au renforcement du maintien de l'ordre public. Le dernier décret modifie la loi de juillet 1901 sur le droit d'association. Voici la substance de ces décrets :

Le premier définit les armes réglementaires en France, interdit toute importation et impose la déclaration au préfet du commerce ou de la fabrication d'armes. Il institue la tenue de livres spéciaux, crée une taxe spéciale et interdit la vente par les brocanteurs. Enfin tout détenteur d'armes est obligé d'en faire la déclaration.

Le second décret interdit les réunions, cortèges, défilés ou manifestations sur la voie publique sauf usages locaux à moins d'une déclaration préalable aux autorités. La déclaration fait connaître les noms et domiciles des organisateurs de la manifestation et la façon dont elle aura lieu.

L'autorité investie des pouvoirs de police peut interdire ces manifestations si elle les estime de nature à troubler l'ordre public. Des peines d'emprisonnement sévères et des amendes sont prévues contre ceux qui auront fait une déclaration incomplète, trompeuse, ou qui, après interdiction, auront adressé une convocation à y prendre part.

Les personnes qui auront participé à l'organisation d'une manifestation non déclarée ou interdite seront passibles des mêmes peines et amendes.

Le dernier article du décret prévoit des peines d'emprisonnement de trois mois à deux ans pour quiconque sera trouvé porteur d'une arme au cours d'une manifestation. Les mêmes peines

seront applicables à ceux qui transporteront des armes sciemment en dehors des usages du commerce.

Le dernier décret règle les termes de la loi de 1901 décidant que toute association fondée sur une cause ou un objet illicite, contraire aux lois, aux bonnes mœurs ou qui aurait pour but de porter atteinte à l'intégrité du territoire, à la forme républicaine du gouvernement est nulle et de nul effet. La dissolution pourra être prononcée par le tribunal civil soit à la requête de tout intéressé soit à celle du ministre public. Le tribunal pourra ordonner la fermeture des locaux et l'interdiction de toute réunion aux membres de l'association.

## La politique de M. Hitler

Hitler, au cours d'une entrevue avec un journaliste de l'INFORMATION, a exprimé son admiration pour la politique de la France dans l'affaire éthiopienne. Il a dit que l'Allemagne ne fournirait pas d'armes aux deux adversaires, mais qu'elle continuerait

à commercer avec eux, et il a révélé le fond de sa pensée par ces mots : « J'ayant pris aucune part à l'incident, l'Allemagne sera, le moment venu, un arbitre toute désignée. »

M. Bernus écrit à ce sujet dans les DÉBATS :

Il est clair que l'ambition du Reich est de tirer profit des circonstances qui se sont produites, opportunément pour lui, alors que son réarmement est déjà réalisé en grande partie. Comme cela peut se faire de diverses façons, il attend.

Il faudrait être bien léger pour croire que le moment est propice pour des pourparlers franco-allemands qui nous mèneraient sous la coupe de l'Allemagne. Celle-ci aurait évidemment tout intérêt à nous attirer dans un coin pour exploiter ensuite contre nous notre faute. La politique de Hitler, qui n'a subi aucune déviation, est indiquée exactement dans Mein Kampf : elle a pour premier objectif l'isolement de la France, isolement que la tentative de rapprochement avec le Reich lui permettrait d'obtenir facilement. Dans son discours de dimanche, le général Goring a dit : « Nous autres nationaux-socialistes, nous ne connaissons qu'une Bible : Mein Kampf d'Adolphe Hitler... N'oublions pas ce qui est écrit noir sur blanc dans cette Bible. »

## La plus longue phrase

DU JOURNAL DE GENEVE :

Le commandant Oliver Locker-

## La prochaine conférence navale

Le 2 décembre s'ouvrira à Londres la conférence navale internationale devenue indispensable par suite de l'expiration du traité de Washington. Depuis quelques mois des conversations bilatérales ont préparé le terrain et c'est en définitive de l'attitude du Japon que dépendra la réussite ou l'échec des pourparlers internationaux.

Quels que soient le programme et surtout les disponibilités financières de l'Angleterre, il est hors de doute que l'Amirauté n'entend pas revenir au *two-power-standard* du temps jadis et qu'elle n'a nullement l'intention de s'embarquer dans une course aux armements avec les Etats-Unis. Londres sera donc plus ou moins obligé de partager avec Washington la suprématie navale, et pour arriver à un accord anglo-américain, il faudra nécessairement accepter la première condition, sine qua non, des Etats-Unis : le maintien du principe des proportions qui garantit la su-

périorité de la flotte américaine sur l'armée navale du Japon.

Dans l'état actuel des choses et eu égard à l'état d'esprit qui règne au Japon, il est douteux que les délégués nippons acceptent, sous la dictée anglo-saxonne, de limiter leur flotte par tonnage et par catégorie. La presse du Soleil Levant laisse clairement entendre que Tokio proposera le principe général de l'armement selon les besoins nationaux, c'est-à-dire, la thèse de l'indépendance absolue en matière de construction navale. Dans ces conditions, il est probable que la conférence se terminera sur un échec. L'Angleterre doit s'en douter, puisqu'elle cesse de s'opposer au développement de la flotte italienne.

Sur mer comme sur terre, on entre dans la phase de la course aux armements. Seules les ressources financières des différents pays limiteront le développement des flottes et des armées.

André BOWMAN

Lampson ayant parlé de la « prolifération essoufflée » d'Henry James et cité une phrase de 240 mots, des lecteurs du SUNDAY TIMES ont écrit à ce journal pour contester que ce fut en tout cas un record. Et ils ont cité : Ruskin, dans *Frondees augustes*, section I, paragraphe 6 : 272 mots. Dickens, Nicholas Nickleby, chapitre 53, paragraphe 4 : 355 mots. Sir Arthur Helps, *Realmach*, chapitre 15 : 546 mots. Chénobios Scott-Holland, *Sermon sur l'épée de saint Michel*, *Logic and life*, pages 257-259 : 422 mots (dont 368 entre parenthèses). Coobett, *History of the Protestant Reformation*, page 363 de l'édition Gasquet : 316 mots. Hazlitt, « *Essai sur Coleridge* » dans *The Spirit of the Age* : 110 lignes durant lesquelles la conjonction *and* se trouve 97 fois avec un seul point et virgule. Ruskin, *Modern Painters* : 619 mots. Henry Arthur Jones, *My dear Wills* : 730 mots. « *Quel est, se demande le TEMPS, parmi les auteurs français, le détenteur de cette palme contestable ? Est-ce Brunetière ? Nous croirions plutôt que c'est Marcel Proust.* »

## Méditerranée

On lit dans le FIGARO, sous la signature de M. Lucien Romier :

L'Anglais est un peuple de tradition ou, pour mieux dire, un peuple qui peut se plier à tous les changements pourvu qu'ils épargnent ses habitudes. On le voit notamment dans l'histoire des rapports de la métropole avec ses colonies et avec les Dominions... Un Américain écrivait l'autre jour : « Si l'Angleterre devient communiste, l'Empire s'appellera Empire des Soviets de Sa Majesté, avec le même culte pour le chapeau haut de forme et la route des Indes. »

Par conséquent, il y a toujours moyen de s'arranger avec l'Anglais pourvu que ses habitudes restent sauves.

L'Anglais de notre temps n'a pas l'humeur belliqueuse. Il cherche volontiers les compromis qui ménagent précisément ses habitudes, sa tranquillité, son argent et son goût marqué pour l'économie de décisions contrairement à une vie confortable.

Par conséquent — la France le sait bien — l'Anglais sort malaisément de ses gonds même pour écarter une menace qui émeut les autres et qui l'intéresse comme les autres, mais dont il ne sent pas la pointe.

L'Anglais n'incline aucunement, depuis une dizaine d'années, à s'occuper de ce qui ne le touche pas, et, du reste, il est fort absorbé tant par ses

affaires intérieures que par les mouvements divers de son paradoxal empire.

L'Anglais, depuis un demi-siècle, a regardé et traité l'Italie comme l'alliée de fait, l'auxiliaire naturelle, le « satellite » de la puissance britannique en Méditerranée. Dans aucune société, le goût pour l'Italie, pour sa civilisation, ses arts et toutes ses formes de culture, n'est plus marqué que dans la société anglaise, la connaissance des choses italiennes mêlée de plus de sympathie. Et, quoi qu'on en dise aujourd'hui, c'est à Londres que M. Mussolini fut jugé d'abord le plus favorablement. Lord Curzon lui-même daigna le reconnaître, dès le début, comme un personnage d'exception.

Si quelqu'un a introduit les Italiens en Afrique orientale et les invita jadis à « pénétrer » en Abyssinie, l'Anglais y eut une plus grande part de responsabilité que personne autre. On croit même se rappeler que les invites et promesses de l'Angleterre furent pour quelque chose dans les imprudences qui conduisirent l'Italie au désastre d'Adoua.

Enfin, bien que les agents anglais et italiens qui travaillaient autour de l'Ethiopie se soient joués de vilains tours, l'Angleterre n'a pas mis grande hâte à découvrir officiellement le danger couru par l'indépendance éthiopienne, et, jusqu'à ces dernières semaines, elle a usé d'une extrême courtoisie envers M. Mussolini.

Ce dernier lui-même, dès le début de son entreprise, ne manqua pas de déclarer qu'il prendrait soin de respecter tous les intérêts de la Grande-Bretagne en Afrique orientale...

D'où vient donc la rupture subite de relations si convenables ?

Il faut bien constater que l'Anglais s'est fâché tout d'un coup, à partir du moment où les Italiens commencèrent à faire ostentation de leurs avantages navals dans la Méditerranée et à grouper des forces aux confins de la Libye et de l'Egypte.

On imagine que M. Mussolini a déjà compris et voudra rectifier...

## J.-E. FOURNIER

Limitée

Manufacturiers de valises et d'articles de voyages

17-25, Ouest, rue Notre-Dame

931 rue St-Laurent, Succursales :

287 est, rue Ste-Catherine, 1011 est, rue Mont-Royal, 4222 rue Wellington, Verdun, 861 ouest, rue Notre-Dame.

# Questions de langue

Extrait d'un excellent ouvrage paru il y a une trentaine d'années et que nous reproduisons par tranches, parce qu'il est encore et plus que jamais d'actualité.

SUITE

Retrés chez eux, M. et Mme Laurent se mettent à table avec appétit. Justine s'empresse à les servir.

— Ah! ah! fait M. Laurent avec satisfaction, voilà une soupe qui n'est pas méchante!

— Ce qui veut dire, observe Justine, que Monsieur la trouve bonne, alors qu'elle pourrait être mauvaise.

— Je la trouve excellente. Mais je suppose que votre observation m'aurait dit d'une nouvelle faute.

— Précisément, et même de deux... D'abord, ce que je viens de vous servir n'est pas une soupe, mais un potage.

**Soupe.** — La soupe est un aliment composé de bouillon gras ou maigre, auquel on ajoute des tranches de pain qu'on laisse tremper: Une soupe grasse, une soupe maigre.

**Potage.** — Comme la soupe, le potage est un aliment composé de bouillon gras ou maigre, mais sans pain. Le pain est remplacé par des pâtes ou toute autre substance alimentaire: Potage gras, potage maigre.

La soupe est plus démocratique. Les pauvres gens, qui n'ont souvent que le contenu de la soupière pour faire un repas, font une soupe au pain très épaisse.

**Méchant, méchante.** — adj. — Qui est dépourvu de bonté, qui est enclin à faire le mal: Un méchant homme.

Qui exprime la méchanceté: Un regard méchant.

Qui est malicieux, mordant: Un écrivain méchant.

Qui est désagréable, fâcheux, mauvais en son genre: Un méchant écrivain.

Bien que dans certains cas méchant soit synonyme de mauvais, il faut se garder d'employer l'un pour l'autre.

Ainsi une chose désagréable ou nuisible est mauvaise, elle n'est pas méchante. S'il pleut ou s'il vente, on doit dire que le temps est mauvais, non que le temps est méchant. Si le potage ou la soupe a un goût de fumée, on dit qu'il est mauvais, qu'elle est mauvaise, non qu'il est méchant, qu'elle est méchante.

Lorsqu'il s'agit de propos fondés, avantageux à la réputation d'un citoyen ou d'une entreprise, on ne dit pas: le court de méchants bruits, mais il court de mauvais bruits. Les méchants bruits seraient des propos calomnieux.

**Mauvais, mauvaise.** — adj. — Mauvais, comme méchant, exprime encore ce qui est désagréable, fâcheux, désavantageux, dangereux: Un mauvais esprit. Une mauvaise nature. Un mauvais cœur. Mais il ne faut pas dire: méchant esprit, méchante nature, méchant cœur.

Ce qui est dépourvu de qualité, de talent, d'habileté, de savoir-faire, se qualifie de mauvais et non de méchant: Un mauvais chanteur, un mauvais juge, un mauvais ouvrier. On conçoit fort bien qu'un mauvais ouvrier, c'est-à-dire un ouvrier inhabile, peut être un bon, un excellent homme.

De même pour exprimer un état de santé défectueux, une faiblesse de la vue, une plante funeste à la culture, un chien hargneux, une mer très agitée, un livre dangereux, etc., on emploie mauvais: Mauvaise santé, mauvaise herbe, chien mauvais, mer mauvaise, mauvais livre, etc.

Substantivement. — Toute personne qui se plaît à faire le mal ou qui se réjouit de le voir faire; tout ce qui indique la méchanceté ou la perversité se traduit par méchant. C'est un méchant, une méchante.

Le mot méchant change de signification selon la place qu'il occupe avant ou après certains substantifs: De méchants vers, une méchante épigramme, ce sont des vers, une épigramme médiocres au point de vue de l'art; des

vers méchants, une épigramme méchante, contiennent du fiel, rendent odieux ou ridicule celui qui est attaqué.

M. Laurent a souvent besoin de faire des courses en voiture. Il a eu le soin de s'assurer les services du même cocher. Il le prend un jour et lui dit avant de partir:

— Il faut que j'aille aujourd'hui à Saint-Germain; mais avant de prendre le train j'ai quelques courses pressées à faire, et vous m'obligerez en allant vite.

— Entendu.

M. Laurent fait ses courses. Celles-ci terminées, il remonte en voiture en disant:

— Et maintenant, au dépôt.

Comme il a dit au cocher qu'il devrait aller à Saint-Germain, localité historique située à cinq lieues de Paris, il croit que son dernier ordre est suffisant.

La voiture se met en marche à une belle allure et s'arrête devant un sombre monument.

— Eh bien, fait M. Laurent, qu'est-ce qui vous empêche de marcher?

— Nous sommes arrivés.

— Arrivés?... Où ça?

— Au Dépôt.

— Voyons, nous ne nous comprenons pas. Je vous ai dit de me conduire au dépôt pour prendre le train de Saint-Germain.

— Ah! vous auriez dû me dire à la gare. Vous m'avez dit de vous conduire au Dépôt, et je vous ai conduit au dépôt de la préfecture, le seul dépôt que l'on connaisse à Paris.

Comme il y a des trains pour Saint-Germain toutes les heures, le retard n'était pas bien préjudiciable à M. Laurent. Il profita de ce loisir inattendu pour questionner son cocher et l'apprit ce qui suit:

**Dépôt.** — Lieu où l'on dépose des marchandises: dépôt de papiers; où l'on met des objets en garage: le dépôt des petites voitures; établissement public où l'on nourrit les mendiants en les obligeant au travail: dépôt de mendicité, etc. C'est aussi l'endroit où l'on dépose, à la Préfecture de police, immense poste central, toutes les personnes arrêtées en attendant que les juges d'instruction aient statué sur leur compte.

Lorsque l'on veut se rendre à l'un de ces dépôts on le désigne spécialement: « Conduisez-moi au dépôt des cristalleries de Baccarat. » Mais à Paris, lorsqu'on dit Dépôt tout simplement, on sous-entend toujours le dépôt de Préfecture.

**Gare.** — Point de départ ou d'arrivée d'une ligne de chemin de fer. Il peut y avoir d'autres gares sur le parcours de la ligne. Les gares sont des constructions en partie couvertes, possédant plusieurs voies de garage et ayant à leur disposition un matériel roulant suffisant pour former des trains supplémentaires ou ajouter des wagons en cas de besoin. Les gares ne sont établies que dans les localités importantes.

**Station.** — Les stations sont de petites constructions devant lesquelles les trains font des arrêts de courte durée. Situées dans les petites localités, elles servent à abriter les voyageurs. Là, on leur délivre des billets de parcours. Elles n'ont pas, comme les gares, de wagons ni de locomotives disponibles.

Henri ROULLAUD  
A SUIVRE

## Le cidre

Le jus de pommes intégral non alcoolique et le cidre fermenté à bas degré d'alcool, tel qu'obtenu par la fermentation du jus initial reconstitué par dilution à 8 pour 1, sont tous deux des breuvages hygiéniques et peuvent être considérés comme des aliments et des médicaments.

Leurs propriétés nutritives sont démontrées par l'analyse chimique et l'observation physiologique. Ils sont toniques, réconfortants et favorables aux divers actes de la digestion, en autant qu'ils ont été préparés ou fabriqués d'une façon parfaite, comme c'est le cas par exemple pour le cidre « Pom-D'Or ».

Le jus de pommes et le cidre, comme le vin et le jus de raisins, contiennent du sucre, du mucilage, des tartrates, de l'acide malique, etc.

Suivant un vieux dicton normand, « Mieux vaut pain avec cidre que plusieurs viandes sans cidre ».

Il est de notoriété courante qu'en Normandie les médecins considèrent la goutte, le rhumatisme et la pierre comme des maladies à peu près inconnues ou en tout cas très rares parmi les Normands qui font du cidre leur boisson exclusive.

# La formation française

C'est un lieu commun de dire que l'étude de la langue maternelle forme l'esprit du peuple qui la parle et que la perfection de la langue parlée indique le degré de civilisation que l'on a atteint. On ne pense pas avec netteté quand on parle une langue indécise, on n'est pas un peuple adulte tant qu'on parle une langue en formation, on est en décadence dès que la langue se charge d'éléments mal assimilés. Si donc nous voulons rester français, il faut que la pure langue française soit notre langue de tous les jours et de tous les instants.

Tout le monde ne semble pas saisir la justesse de cette conclusion. Tous ne semblent pas comprendre qu'on a perdu le génie d'une langue et d'une race, qu'on n'est plus de cette langue et qu'on s'écarte de sa lignée, quand on groupe ses mots sous une tournure étrangère et qu'on les emploie dans un sens inexact. On trahit par là son origine exotique ou son manque d'instruction. Et si tout un peuple parle ainsi, c'est que ce peuple évolue et qu'il ne sera jamais demain ce qu'il fut hier.

Or, la caractéristique principale de l'esprit français, c'est sa capacité d'a-

lyse et de synthèse. Le Français aime à décomposer un tout en ses parties, à classer ses éléments selon leur importance, puis à reconstituer l'ensemble qu'il regarde sous un angle choisi et qu'il orne de couleurs préférentes. Il cherche ensuite à le faire voir aux autres comme il le voit lui-même. Qu'il s'agisse d'une pièce de littérature, d'une entreprise, d'une machine ou d'un événement, le Français aime à démontrer, à examiner, à recomposer. Il n'est pas le seul, puisque c'est là une tendance de l'esprit humain, mais il y excelle plus que les autres, il pousse parfois ce goût jusqu'à la manie.

C'est là, si je ne me trompe, ce qui distingue le clair génie français: capacité d'analyse, de classification, de synthèse. Avec pareille inclination, tout devient sujet d'étude et d'observation. Les esprits rompus à cette gymnastique éprouvent un véritable besoin de voir clair et de se rendre compte, une irrésistible passion pour les constructions. En jurisprudence, en stratégie, dans les arts ou la littérature, ils veulent que tout s'enchaîne et soit ordonné. Ils projettent impitoyablement de la lumière partout où

ils pénètrent. Ils mettent ainsi à nu la fragilité de bien des structures qui paraissent d'abord imposantes et montrent la solidité de bien des structures qui avaient l'air de rien.

Voilà l'esprit français, fait de lumière et de logique, ennemi du demi-jour et de l'à-peu-près. C'est ce que nous devons cultiver si nous prétendons rester, par l'esprit, de pure race française. L'entreprise est considérable. Dans notre milieu, à cause de notre isolement et des influences qui nous entourent, il est plus difficile qu'en France de former des esprits français. Déjà, malheureusement, on remarque que notre peuple devient empirique, qu'il est moins curieux que les Français de remonter de l'effet à la cause. Ce manque de curiosité intellectuelle, cette inconstance dans la recherche scientifique, cette paresse d'esprit que nous déplorons si souvent entre nous, sont l'indice que nous subissons une transformation cérébrale qui n'est pas un progrès. Il faut, si nous ne voulons pas déchoir, nous attacher à développer les aptitudes d'intelligence que nous avons reçues de nos ancêtres.

Nous n'arriverons pas au même but en suivant d'autres chemins.

Richard ROBERT, e.e.d.

(Du QUARTIER LATIN)



## La Protection du Distributeur

Pour placer son tabac chez les détaillants, tout manufacturier constate qu'il lui faut recourir au distributeur. Quoiqu'ayant à son emploi 127 vendeurs qui consacrent tout leur temps à cette tâche, l'Imperial Tobacco Company est incapable de prendre contact avec le détaillant de moyenne importance plus qu'une fois en cinq semaines. Et pourtant, il y a des milliers de détaillants qu'il faut voir et à qui il faut faire la livraison deux et trois fois par semaine, parce qu'ils préfèrent acheter en petites quantités et souvent.

C'est ici qu'intervient le distributeur. Parce qu'il tient les spécialités des différents manufacturiers de tabac, qu'il borne ses activités à un territoire limité, le couvrant totalement et fréquemment, et assumant toute la responsabilité de la livraison et de la perception, le distributeur rend des services qui, aux points de vue rendement et économie, sont inégalables.

Le distributeur étant donc reconnu indispensable, l'Imperial Tobacco Company se sent obligée de lui fournir son plein appui pour le maintien de conditions et de pratiques lui assurant un profit raisonnable.

Cet appui, elle l'accorde de deux façons: d'abord, la Compagnie protège le distributeur contre toute concurrence excessive dans son territoire particulier. Une certaine somme de concurrence est toujours désirable pour stimuler l'effort dans la vente et pour assurer le parcours complet du territoire. Mais quand la concurrence, dans un territoire donné, a atteint le point où elle peut servir de telles fins, la Compagnie s'efforce de la maintenir dans ces saines conditions.

De plus, la Compagnie informe tous ses distributeurs qu'elle attend de tous et de chacun d'eux que non seulement ils s'abstiennent de pratiquer la coupure des prix, mais qu'ils dissuadent aussi leurs clients détaillants de le faire. La Compagnie est tout aussi soucieuse de protéger ses distributeurs contre la concurrence déloyale que contre la concurrence excessive.

Les distributeurs de tabac sont organisés en associations sur une base territoriale. Chaque association a son comité propre qui établit des codes de pratique et des sanctions contre les membres qui les enfreignent.

Les distributeurs jouent un rôle très important dans le placement du tabac et s'en acquittent si bien que l'Imperial Tobacco Company est toujours heureuse de faire tout en son pouvoir pour sauvegarder et promouvoir leurs intérêts.



IMPERIAL TOBACCO COMPANY OF CANADA, LIMITED

TOUT LE MONDE  
peut faire chez soi grâce à



**POM D'OR**  
UN EXCELLENT  
CIDRE DE NORMANDIE  
VERITABLE  
CHAMPAGNE DE POMMES  
Pour tous renseignements s'adresser à  
GABRIEL BOUSSION  
211, rue du Saint-Sacrement  
Tél. : MARquette 5026

ARTS et LETTRES

Opinions

Hommage à Remy de Gourmont

LE GRAND AUTEUR FRANÇAIS est décédé à Paris le 27 septembre 1935, à une des heures les plus terribles de la Grande Guerre.

Cela fait honneur à la France qui aime à se souvenir à tout instant, à tout propos, de ses soldats et de ses écrivains.

Mais nous du Canada français, qui avons hérité (on l'enseigne) de la culture et de l'intelligence gréco-latine, avons-nous pensé à l'anniversaire du véritable et puissant écrivain que fut, malgré sa légende et son isolement, Remy de Gourmont ?

Notre presse en général et nos critiques littéraires en particulier ont laissé passer inaperçu cet événement.



Remy de GOURMONT d'après R. Dufy.

Est-ce négligence ou, disons le mot, ignorance ? J'incline vers ce dernier terme, puisque je sais bien que la majorité de nos fils à papa, de nos bons petits bourgeois, de nos bacheliers en série, voire de nos journalistes imberbes, ne lisent pas Remy de Gourmont.

Pourquoi ? Snobisme ou manque de goût ?

Où bien ils ne savent rien de Gourmont, et dans ce cas ils sont inexcusables de n'en rien savoir ; ou bien ils ne l'aiment pas, et dans ce cas ils peuvent, sans trop se tromper, blâmer leurs professeurs de littérature.

Je n'entreprendrai point un panegyrique, qui serait au-dessus de ma capacité. Je ne voudrais que rendre au disparu un hommage discret mais sincère. L'auteur délicieux du Chemin de velours m'a procuré tant de joies spirituelles que je lui dois en retour un peu d'affection et de gratitude.

C'est à un moment critique de ma vie que j'ai découvert Gourmont. J'a-

vais vingt-cinq ans. Je venais seulement de me rendre compte qu'il ne faut pas confondre littérature avec cocktails et sports. J'avais faim et soif d'idées, de vérité et de logique. Au lieu de mots sonores, je voulais des mots sensibles. Je lus Gourmont. Maintenant, le relire m'est un besoin aussi physique que psychologique. Remarquez que je ne prétends pas que Gourmont soit mon auteur préféré. Je dis simplement que je l'aime, et la raison première pour laquelle je l'aime, c'est qu'il satisfait aux exigences de mon esprit. Quelques pages de Gourmont suffisent quotidiennement à calmer mon angoisse métaphysique, de même qu'à entretenir en moi un moral souriant.

Gourmont déborde de gros bon sens, de jugements rapides et justes, de galeté ironisante et communicative. Il est, et j'ose me permettre un tel accouplement d'épithètes, le plus classique et le plus romantique des symbolistes. Lui, qui ne haïssait pas toujours les obscurités des autres, est d'une clarté, d'une précision voltaïriennes, moins les sarcasmes, s'il en a les paradoxes. Aussi le classe-t-on immédiatement au-dessous d'Anatole France. Gourmont mérite mieux. La postérité, à mon humble avis, le placera au sommet de l'intelligence française, du moins à la même hauteur qu'Anatole, lequel, quand il était le plus brillant, n'était pas le plus sincère.

L'œuvre de Gourmont est remarquable autant par l'ampleur que par la diversité et la richesse. On y peut puiser presque au hasard, car aucun de ses nombreux livres n'est indifférent. Si chacun ne représente pas un authentique chef-d'œuvre, chacun contient quelques idées, la plupart du temps originales. Je vous prie de croire qu'ici originalité ne signifie pas monstruosité ni iniquité, mais nouveauté et profondeur.

Gourmont a été beaucoup de choses à la fois et successivement : conteur, romancier, poète, critique, chroniqueur, épistolier, historien, savant. C'était moins une encyclopédie et un musée qu'un beau jardin aux ombrages accueillants, aux fleurs simples mais dont le parfum semble flotter toujours dans l'air et dans l'âme. C'était moins un cerveau qu'un cœur, un noble cœur sensuel et brûlant.

Avant tout, Gourmont fut un artiste, un fouilleur d'idées et un magicien des rythmes. Ses écrits possèdent une musicalité et un enchantement qu'il est malaisé de retrouver ailleurs. Il est tout fraîcheur, toute cadence, tout murmure. Qu'on lise, à cet effet, ses Lettres à Sixtine. On y trouvera plus d'odeurs de lilas que de goûts de cendre. C'est un prince de la prose, comme d'autres, par exemple Bloy et d'Aureville, en sont les guerriers.

Ce qui fait la puissance et le charme de l'auteur des Français au Canada et en Acadie, du Livre des masques, de la Culture des idées, c'est que, dans toute question, soit philosophique, soit littéraire, il apporte des arguments



Voici, à Péribonka, la maison de Samuel Bédard, où Louis Hémond écrivit « Maria Chapdelaine ».

En marge de Maria Chapdelaine

Aux mânes de Louis Hémond

O François Paradis, le Destin qui te guette Va t'atteindre bientôt. Dans la combe, entends-tu, A l'ombre des sapins battus par la tempête, Hurler les lous au bois où tu vas éperdu ?

Entends-tu cet appel déchirant de la bête Qui court dans l'ouragan où tu seras perdu ? Voici, noble François, que ton trépas s'apprête, Hélas ! et Maria ne te sourira plus.

Tu fus trop courageux et trop fier et trop seul. Némésis vengeresse, acharnée à la perte, Triomphe, car tu gis sur la terre couverte,

Comme tu le seras aussi, d'un froid linceul. O François Paradis mort d'un amour trop beau ! Tu te seras creusé toi-même ton tombeau.

Amédée LAFLAMME

solides, des preuves, sinon toujours irréfutables, du moins fort acceptables, bref des conclusions personnelles et originales. Il connaît à merveille l'art d'exaspérer l'adversaire, de se moquer de lui avec habileté et souplesse, tel un chat jouant avec une souris, enfin, de le cribler de flèches empoisonnées. Si bien que, pour le lecteur prévenu ou non, c'est un plaisir certain, comme dirait Jacques Deval de GINGOIRE.

Gourmont, quoique souvent inégal, jamais ne cesse de vous intéresser, même quand il se trompe, ce qui n'arrive que rarement. Surtout quand il se trompe, parce que son style alors devient un feu d'artifice de subtilités, de couleurs et de sinuosités. Jamais vous ne prévoyez comment il s'en tirera, mais vous avez la certitude qu'il s'en tirera, quelque pénible et abstrait que soit le sujet.

Je crois que Gourmont vivra dans la mémoire des hommes principalement comme le chroniqueur des Epilogues et le critique des Promenades littéraires. Non que ses romans, ses contes et ses dissertations soient à dédaigner, mais c'est comme journaliste et critique qu'il a montré le plus d'ingéniosité, de virtuosité, de mesure et d'esprit.

On lui peut appliquer ce que lui-

même disait d'un romancier : « Il constitue un spectacle magnifique. » Je n'étonnerai personne en transposant cette phrase en celle-ci : Remy de Gourmont non seulement fut un spectacle magnifique, il fut encore une leçon et un exemple.

Il faut admirer le créateur de tant de clairs ouvrages. Il faut, malgré ses contradictions et ses faiblesses, l'aimer beaucoup, l'aimer toujours, puisque, toute sa vie durant, il mit son intelligence, son érudition et sa sensibilité au service de la pensée et de la culture françaises. Il fut et il restera, c'est évident, une flamme en France, et, je n'en doute pas, dans le monde entier. Les Malraux, les Gide, les Barbusse, pour communistes qu'ils soient, ne sont pas plus universels que Gourmont.

Je souhaiterais, et ce sera ma conclusion, qu'un critique de chez nous, connu, admiré, et surtout écouté, écrive un hommage, si court soit-il, au prestigieux Remy de Gourmont. Car Gourmont, en dépit des cancanes de quelques vieilles filles et des bavures de certains écrivailleurs, a droit à notre sympathie et à notre reconnaissance.

Marcel DANIEL

Valcartier, le 18 octobre 1935.

Revue des revues

Les étudiants catholiques en Angleterre

Ce que peut être la vie des étudiants catholiques dans les universités britanniques, essentiellement protestantes, l'un de ces étudiants, M. Michael Derrick, le dit dans un article de la REVUE DES JEUNES, en prenant pour exemple ce qui se passe à l'Université d'Oxford, où il étudie.

Bien que le catholicisme soit censé y être « languissant et énérvé », comme à l'Université de Cambridge, tandis que dans les universités de province il est « une force vitale », la vie ne manque pas d'animation à l'Université d'Oxford.

Trois sujets reviennent toujours sur le tapis, comme d'ailleurs dans toutes les discussions entre hommes : la politique, la religion, et les problèmes sexuels. Des trois, la religion n'est certes pas la moins fréquente. De plus, la religion catholique est habituellement le sujet de la discussion religieuse, pour la double raison qu'elle est reconnue comme un des facteurs les plus vigoureux et les plus importants de la politique moderne, et qu'elle est la seule religion dont les doctrines sont nettes et définies.

Il y a à Oxford près de trois mille étudiants, et à Cambridge six mille. Dans les deux cas, je crois ne pas me tromper en estimant le nombre des catholiques à dix pour cent. D'où il s'ensuit que le jeune catholique qui connaît tant soit peu sa religion se voit souvent invité à la discussion. Ses confrères appartenant à d'autres religions — ou même souvent à aucune secte — le recherchent parce qu'il peut leur parler d'une Eglise pour laquelle même les plus hostiles ont un certain respect.

Les étudiants catholiques des universités britanniques doivent donc bien connaître leur religion, pour la défendre avec succès. Il arrive donc ce fait apparemment paradoxal que souvent la jeunesse catholique de pays où le catholicisme n'est pas la religion officielle soit plus convaincue et plus ardente que celle, comme la nôtre, qui vit dans un milieu foncièrement catholique.

De pareilles discussions sont de vrais cours d'apologétique ; il est rare qu'un jeune catholique quitte Oxford ou Cambridge sans être affirmé dans sa foi, bien qu'il reste toujours possible qu'une attaque perpétuelle ébranlera ses croyances, et l'amènera à abandonner sa religion. L'esprit de recherche se répand partout — à cause, sans doute, de la déception qu'éprouvent tant d'hommes depuis quelques années. Toutes les institutions qui avaient semblé si solides, et sur lesquelles on s'était appuyé avec confiance, menacent de s'écrouler — à part l'Eglise catholique. De plus en plus les jeunes trouvent le chemin de la foi. Le mot d'Abélard se vérifie : « Le doute nous amène à la recherche ; et par la recherche nous trouvons la vérité. »

Aussi, le catholicisme des étudiants d'Oxford, comme de ceux de Cambridge, est-il aussi vigoureux que celui des étudiants des universités de province, bien qu'il soit moins apparent. M. Derrick donne l'explication de cette différence.

Il est important de faire remarquer qu'à Oxford et à Cambridge, chaque Faculté organise la vie de ses étudiants en dehors de leurs études, en ce qui concerne les sports, les distractions littéraires, dramatiques, etc.,

tandis que dans les autres universités ce sont les associations catholiques qui s'en chargent pour leurs membres, ce qui facilite beaucoup une vie catholique commune. Dans les deux cas le catholicisme est une force vivante ; mais dans le premier il est beaucoup moins apparent, et on en profite souvent pour en conclure à son absence.

De plus, ajoute M. Derrick, l'Anglais est ordinairement réservé. Il n'est pas de bon ton, surtout à l'Université d'Oxford, où l'on est anglais plus qu'ailleurs, de se montrer enthousiaste en quoi que ce soit. Enfin, les catholiques anglais n'ont pas depuis longtemps le droit de fréquenter les universités d'Oxford et de Cambridge (ce droit ne fut accordé, moyennant certaines restrictions, par Léon XIII, qu'en avril 1895). Ils y sont, de ce fait, un peu à la gêne.

Néanmoins, il ne faut pas croire que le catholicisme n'est pas fort en Angleterre. M. Derrick nous donne là-dessus un témoignage intéressant.

Le thomisme est en voie de devenir en Angleterre une force aussi puissante qu'en France. Maritain, Gilson et le P. Sertillanges ont une influence considérable sur les professeurs protestants de philosophie, aussi bien que sur leurs étudiants.

Jeunesse et révolution

Le libéralisme et le matérialisme ont successivement fait faillite. Mais puisque les champions de ces doctrines périmées s'acharnent à leur poste de commandement, l'attitude des jeunes ne peut être que révolutionnaire.

Sous le titre « Jeunesse et révolution », M. Robert Charbonneau, directeur de LA RELÈVE, pose une affirmation identique, qu'il explique :

Qui ne serait révolutionnaire dans les circonstances ? Non partisan d'une révolution communiste ou fasciste, mais d'un changement qui sera spirituel si nous voulons, ou matérialiste si nous attendons la révolte des esclaves.

De toute évidence, cette révolution doit s'effectuer sur un plan spirituel, le bouleversement actuel n'étant, radicalement, qu'une crise morale.

« La révolution, » continue M. Charbonneau, « ils (les jeunes) la veulent fonder sur une conception différente de l'homme. » Cela, indifféremment dans les pays où « la révolution s'est transformée en institution » et dans les pays latins.

Dans les deux cas, les jeunes hommes sont unanimes à reconnaître la nécessité d'une conception plus réelle, plus concrète de l'homme total. Placés en face d'un monde qui soumet l'homme aux nécessités de la force brutale, ils ont cherché, les uns dans une transformation radicale, c'est-à-dire impossible, de la nature de l'homme, les autres dans l'homme rétabli en sa primauté, l'élément qui permettra son libre épanouissement par la domination des forces de la nature et de l'industrie.

Ce qui signifie sans doute : leur domination, aux jeunes, sur les forces de la nature et de l'industrie.

Une révolution qui transporte l'homme d'un système politique à un autre n'atteint que l'accessoire. La révolution qui s'impose doit s'effectuer sur un plan plus élevé, dans l'ordre du spirituel.

Cas aigu d'hugophilie

Un enthousiaste de Victor Hugo verse en ces termes, dans l'ECLAIREUR DE NICE, son trop-plein de lyrisme :

« Hugo, c'est le tableau électrique de la poésie moderne avec toutes ses manettes... Il nourrit de vitamines tous ceux que la blancheur du papier n'inspire pas... Où en serions-nous, à quel abbé Delisle, à quel Pompignan ? Sans ce Falstaff, sans ce Juvénal, ce grand industriel, ce maréchal de France de la fécondité, qui nous a donné le droit d'écrire ce que nous écrivons, de risquer mentalement ce que nous risquons. »

En voilà un qui, mentalement, ne risque pas grand'chose...

Une exposition de peintures de Jackson

Aux Galeries Scott & Sons, 1490, rue Drummond, M. A. Y. Jackson expose du 16 au 30 novembre une collection de ses œuvres inspirées de paysages québécois. Notre distingué collaborateur, M. Emile Venne, parlera la semaine prochaine de cet événement artistique d'intérêt.

VARIÉTÉS

Procès d'un académicien

M. Pol Neveux a été admis, à la date du 13 septembre, « à faire valoir ses droits à la retraite ». (M. Jules Dacier lui succède.) Il sera retraité comme inspecteur général des Bibliothèques et des Archives.

C'est à lui, paraît-il, que l'on doit entre autres le « décongestionnement » des dépôts de la Bibliothèque Nationale et leur transfert à Versailles.

Voilà qui est à son honneur, mais il y a des critiques pour reprocher à cet académicien Goncourt, comme on dit, de ne pas écrire et, par conséquent, d'enlever à un autre une place honorable qu'il ne mérite pas. Car, s'il suffit d'un chef-d'œuvre pour donner à un écrivain les honneurs de l'immortalité, les deux romans (La douce enfance de Thierry Neuseuse et Golo) qu'écrivit M. Pol Neveux il y a quelque 20 ou 30 ans ne sont pas d'une valeur assez transcendante pour le dispenser de justifier la distinction qu'on lui a accordée en l'invitant à siéger parmi les Dix. Mais il paraît que M. Pol Neveux, s'il est celui qui écrit le moins, est celui qui lit le plus et que

ses avis sont très écoutés quand il s'agit de décerner le prix Goncourt. Evidemment, c'est une compensation. Peut-être aussi M. Pol Neveux est-il l'homme le plus généreux du monde et préfère-t-il travailler uniquement à la gloire des autres.

Une bonne affaire

Lady Owen qui, à Paris, tira sur la femme de son amant heureusement sans la tuer et s'en tira avec cinq ans de prison, vient de terminer sa peine et de rentrer en Angleterre. Aussitôt elle a sauté sur sa plume pour écrire ses Mémoires qui seront naturellement publiés sous le titre : Mes Prisons. On y trouvera, paraît-il, pas mal de révélations sur le régime pénitentiaire français, qui dans ces Souvenirs passera un mauvais quart d'heure. Lady Owen devrait être reconnaissante de cette cure de désintoxication, puisque, a-t-elle dit, avant l'attentat il y avait huit jours qu'elle ne mangeait plus, buvant du whisky sans arrêt. Il est vrai que le SUNDAY EXPRESS a payé 120 000 francs le droit

de première publication et qu'à ce prix il faut mettre du poivre dans la sauce.

Vallette et

le MERCURE DE FRANCE

Alfred Vallette avait jalousement surveillé jusqu'à la fin la composition du prochain numéro de ce MERCURE DE FRANCE, dont il était le directeur-fondateur.

Le MERCURE gardera sa « ligne ». Sur la célèbre couverture mauve, on continuera de lire : « Alfred Vallette, fondateur ». Mais on lira également : « Georges Duhamel, directeur ».

M. Jacques Bernard devient administrateur-délégué de la Société. M. A. Ferdinand-Hérolde sera président du Conseil d'administration.

Et cependant un grand changement va se produire dans la vieille maison. Le téléphone y sera enfin installé, ce téléphone dont Alfred Vallette — par principe — n'avait jamais voulu.

Devoirs de vacances

Grand concours nagüère entre écrivains à bord de la « Normandie » : qui écrira le meilleur « papier » ? Sur les rangs : Blaise Cendrars, Gérard Bauer, Claude Farrère, Pierre

Wolf, Colette. C'est cette dernière qui remporta le prix : le ruban bleu.

— Tiens, me voilà promue enfant de Marie, dit Colette lorsqu'on lui mit le ruban autour du cou.

« Si les écoliers de France ont le sens de l'humour, écrit Germaine Beaumont, espérons qu'ils se sont réjouis pendant quatre jours en lisant les devoirs de vacances que leurs glorieux aînés ont rédigés à bord de la « Normandie ».

Un record de production

littéraire

A l'occasion d'une cérémonie organisée à la mémoire de Leibniz, le directeur de la Preussische Akademie fur Wissenschaften (Académie des Sciences de Prusse), a annoncé que les travaux en vue de la publication des œuvres complètes du philosophe (commencées en 1923), étaient assez avancés, mais que, étant donné l'énorme production de cet auteur, on ne pouvait encore préciser la date à laquelle cette édition sera complète.

« Le nombre des ouvrages de Leibniz, a précisé le directeur de l'Académie, s'élève à 75,000. Dans ce nombre sont évidemment comptés tous les essais, études, articles, etc., que le philosophe a écrits en allemand, français et latin.

Quant à ses lettres, conservées à la Bibliothèque de Hanovre, leur nombre dépasse 15,000. Les destinataires, avec qui Leibniz entretenait une correspondance assez régulière, sont au nombre de 1054 ; c'est dire que notre philosophe écrivait à presque tous les hommes importants — du point de vue intellectuel et politique — de son époque. »

Parmi ces destinataires, on trouve les noms de Newton, Colbert, Huygens, Clarke, Bossuet, Spinoza, Locke, Malebranche, Bayle, Papin, Cavalieri, Vieta, Pierre le Grand, le Prince Eugène, etc., etc.

Quand Valéry n'était pas immortel

A l'occasion du tricentenaire de l'Académie, on évoque ça et là les mots cruels de ceux qui, avant d'être reçus par la vieille dame, ne lui témoignèrent qu'ironique mépris.

Au lendemain de la fondation de l'Académie Goncourt — il y a trente ans — le MERCURE DE FRANCE ouvrit un plaisant referendum : Puisque dix académiciens s'installaient « en marge », quels étaient les dix immortels qu'il « fallait supprimer » sous la Coupole ?

Laconique réponse de M. Paul Valéry : « L'Académie n'est pas mon fort. » Comme on change...

# La critique des livres

L'Est du Canada

par M. Raoul Blanchard.

professeur aux Universités de Grenoble et de Havard. 2 vol. in-8, pp. 364 et 336, 77 planches hors texte et 33 figures dans le texte. Librairie Beauchemin (Montréal) et Masson (Paris), 1935. Publications de l'Institut Scientifique Franco-Canadien.

Voici le premier travail de grande envergure sur la géographie de détail du Canada français. Réjouissants nous de ce que le sujet traité soit une partie de la province de Québec. L'auteur est un des maîtres actuels de l'école géographique française. Nommé professeur d'échange à l'Université Harvard, M. Blanchard eut l'heureuse initiative d'entreprendre et réaliser l'étude des régions naturelles de notre province à l'occasion de ses voyages annuels en Amérique. Ce grand savant fait de la géographie sur le terrain. Il commence par visiter les régions qu'il veut décrire, il procède par enquêtes, questionnant dans chaque paroisse les citoyens qu'il juge les plus aptes à le renseigner : le curé, le médecin, les paysans eux-mêmes.

M. Blanchard, qui a déjà passé la soixantaine, a parcouru très allègrement (j'allais dire joyeusement, car il est plein d'entrain et de verve) notre province, tantôt à pied, tantôt en automobile, tantôt en bateau. Il connaît donc nos paysages, nos modes de vie et surtout nos gens. En lisant son œuvre, comme en conversant avec lui, on sent qu'il aime le Canada et les Canadiens français et qu'il n'a d'autre but que de noter le plus objectivement ses observations et d'être utile à ceux qui voudront, après lui, continuer à faire la géographie du Canada. Nous devons lui être reconnaissants de venir ainsi débayer le terrain et tracer un programme de recherches aux générations futures de géographes.

L'ouvrage se divise en cinq parties qui correspondent aux régions étudiées. Ce sont la presqu'île de Gaspé, le rebord sud de l'estuaire du Saint-Laurent, le rebord nord de l'estuaire et du golfe, le Saguenay et le lac Saint-Jean, une esquisse de géographie urbaine de Québec. Les trois premières composent le tome premier. M. Blanchard étudie dans chacune les facteurs physiques (structure et relief, climat, hydrographie et végétation) et les genres de vie (pêche, agriculture, industrie, population et migration). Il sait utiliser à bon escient les travaux géologiques, historiques et économiques déjà publiés et dont il ne saurait se passer pour compléter sa documentation. Qu'on n'aille pas croire cependant que la géographie soit une science envahissante qui se contente de faire des synthèses et des résumés des sciences auxiliaires. M. Blanchard, géographe de carrière, nous prouve abondamment que la géographie a ses méthodes particulières, son champ d'investigation propre, ses résultats nouveaux. (...)

Les aventuriers de l'Amérique du Sud

par Maurice Magre

M. Maurice Magre est un écrivain aux curiosités les plus diverses. Après avoir, très jeune, enlevé la notoriété avec des recueils de vers de la plus émouvante qualité, *La Chanson des Hommes*, *Le Poème de la Jeunesse*, il a trouvé dans le passé d'Alexandrie, de la Chaldée, de la Rome impériale, dans l'atmosphère de la Chine bouddhique l'âme et la matière d'ardents romans où par la couleur et le rythme le poète reste à chaque page présent. Il partage depuis quelques années son intérêt entre les énigmes philosophiques et morales, les mystères des grandes religions et des petites chapelles, les secrets de la magie — il vient de publier *La Clef des choses cachées* — et les existences tourmentées d'aventuriers défunts. L'an dernier il nous offrait une galerie de portraits violents, *Pirates, Flibustiers et Négriers*. Voici que paraît une deuxième série de même veine : *Les Aventuriers de l'Amérique du Sud*.

M. Maurice Magre a choisi ce premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle où du Vénézuëla à l'extrême pointe du Chili, dans une explosion libératrice l'Amérique secoua l'antique joug espagnol. De cette immense tragédie nationale sortirent alors, d'un jet, des types d'êtres extraordinaires, les uns sublimes, les autres atroces, d'autres grotesques — d'un grotesque inédit. L'époque a connu une stupéfiante floraison humaine dont la gamme va de l'héroïsme au crime et au sadisme.

De ces convulsions de l'Amérique du Sud, l'Europe ne perçut alors qu'un bien faible écho, mais les vieux journaux d'Outre-mer et les vieux bouquins n'en ont pas moins gardé le souvenir des scènes stupéfiantes qui illustrent en images au coloris brutal les chapitres de la « grande histoire ». M. Maurice Magre a passionnément fouillé pour nous dans la masse de ces documents où la vérité même n'est tissée que d'inventable. Il revient vers nous chargé d'étonnantes et véridiques aventures. Des histoires de pirates et de forbans de tout poil, d'Indiens du Grand Chaco et des Cordillères attirés vers les villes par les clameurs des révolutions et bondissant à travers les cités terrifiées la lance et le lasso au poing, des histoires de trésors cachés, des drames de la sensualité et des crimes romanesques où passent des hommes exceptionnels et des femmes splendides : *Le Bal des Pirates*, *La Fille des Tremblements de terre*, *Le Requin blanc*, *Le Diamant de Guayaquil*, *L'Île au ciboire d'or*, *La Ville des Maudits*, *Le Harem de l'amiral Martinez*, combien d'autres récits, qui semblent nés des hallucinations de l'esprit et sont pourtant très exactement du réel.

La meute

Récits et Contes

par Alphonse de Châteaubriant

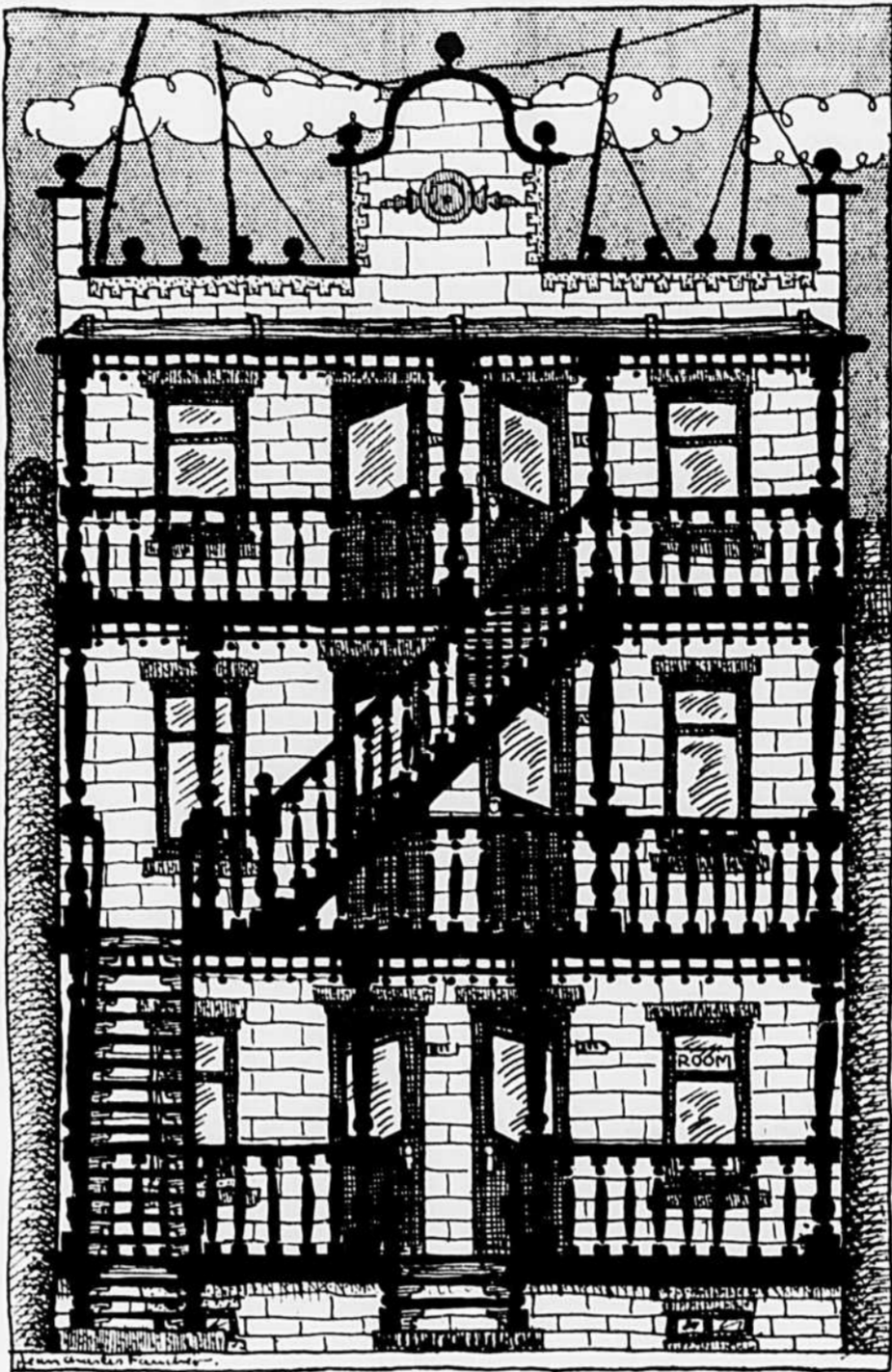
Tout à fait originales sont aussi les études de géographie humaine que fait M. Blanchard. L'homme s'accroche au rebord des Laurentides et à celui des Appalaches; il s'installe surtout dans la zone affaîcée des basses terres du Saint-Laurent. Il lutte contre le climat et pratique trop souvent encore des modes extensifs d'exploitation. Ce qui explique les faibles densités de population. « L'adaptation de ces hommes à une âpre nature, la débordante vitalité dont ils font preuve, constituent un des spectacles les plus émouvants qu'un géographe ait à décrire ». On lit les 700 pages du texte aussi facilement qu'un roman, mieux même quand on songe que tout ce que l'auteur dit est à la gloire du sol et des hommes de notre patrie. Même si, en cherchant bien, je trouvais à redire sur quelques-unes des idées de M. Blanchard, je m'en garderais, car un disciple n'a pas à juger son maître, surtout quand ce maître traverse les mers pour nous être utile et nous montre si bien le travail de recherche que nous devons entreprendre sur notre sol. Remercions enfin l'Institut Scientifique Franco-Canadien d'avoir invité M. Blanchard à venir donner des cours à l'École des Hautes Etudes commerciales (il reviendra d'ailleurs bientôt), permettant ainsi que ses œuvres sur le Canada soient publiées au Canada. Que chacun d'entre nous mette les deux volumes de M. Blanchard à une place d'honneur dans sa bibliothèque.

Benoît BROUILLETTE

(L'ACTION UNIVERSITAIRE)

Lire la RENAISSANCE, c'est se renseigner à peu de frais sur toutes les questions qui peuvent intéresser une personne cultivée.

L'architecture, art majeur



No 5 — Type Hochelaga

l'oubli de leurs « travaux », comme disait M. le marquis de Mirabeau, était-ce milieu respirable pour ces gaillards grands chasseurs et buvant sec, qui ne quittaient la table où ils prenaient place six fois par jour que pour s'occuper de leurs chevaux et de leurs meutes, après avoir réglé paternellement les différends du canton ?

Aux heures de son enfance et de son adolescence vendéennes, M. Alphonse de Châteaubriant a recueilli des légendes d'un oncle, qui était lui-même le pur héritier de ces hommes de fer, les échos d'un monde évanoui. Les contes qu'il nous offre au retour de son pèlerinage vers les tombes des ancêtres et la commanderie « vieille de six siècles où vécut son grand-

père, naquit son père, et qui vit l'aventure de Mme la duchesse de Berry, sont donc dans leur étrangeté de saisissants documents datés de la Restauration. Le drame de *La Meute* au symbolisme fantastique, où les chiens « royalistes » de Louis XVIII sont égarés au clair de lune par la bande des conjurés à quatre pattes du chien « bonapartiste » Hugues, s'est authentiquement passé dans la cour de l'antique commanderie et *Le baron de Puydreau*, héros godailler, se divertissait très réellement à saouler de force son beau-père en jouant de six vins différents et, s'il le fallait pour l'y contraindre, à le chasser à courre sous les ombres de son parc.

Armand RIO

# Physionomie de province

DANS cette province de Québec où l'on se glorifie d'avoir conservé la langue du 17<sup>e</sup> siècle, on fait parfois de ces trouvailles qui vous donneraient envie de pleurer sur notre inculture nationale, si toutefois elles ne renfermaient pas un élément du plus haut comique. Car on voudrait plutôt avoir la plume d'un Flaubert ou d'un Balzac pour peindre les scènes qui en résultent.

L'autre soir, j'étais de passage dans une petite ville bien propre, très prospère, située à quelque cinquante milles de Montréal et que, pour éviter de la nommer, nous appellerons du nom d'un personnage bien connu : Saint-Expédit.

A l'hôtel, je demande au gérant — non pas au chasseur : « Où pourrais-je laisser ma voiture durant la nuit ? » Celui-ci me regarde, sidéré, abasourdi, la bouche ouverte, tout comme si je lui parlais patagon. Voyant qu'il ne m'« entendait » pas, je reprends : « Ousque c'est que je peux laisser mon châtir ? » Comprenez enfin que j'étais venu en auto et non pas en voiture hippomobile, le bonhomme esquissa un sourire d'intelligence et me donna le renseignement demandé.

Afin de mieux admirer cette petite ville, renommée pour sa propreté et sa tenue impeccable, j'allai me promener par les rues les plus fréquentées. J'avais à peine franchi le seuil de l'hôtel, que j'aperçus, devant la mairie, ces deux placards : « Ne parquez pas ici », « Pas de parquemet sur ce côté de rue ». Et encore un peu plus loin : « Pas de parquemet sur cette rue ».

Je continue d'explorer, et je lis ces deux autres affiches : « Ne crachez pas sur le trottoir » et « Enfants, ne jouez pas dans les rues ». Ne voulant pas en rencontrer une autre où l'on me dise comment me moucher, je quitte cette rue et je descends vers la rue Commerciale.

Oh ! les perles que j'y ai trouvées ! Un magasin à rayons, dénommé « *Magasin National* », annonce une vente en ces termes : « *Robes — Clairance* (pour solde, probablement), \$1.00 ». Le patron d'un établissement où l'on répare des

appareils de T.S.F. s'intitule fièrement : « *Radiotricien dip.* » (pour diplômé ?). Un courtier en immeubles annonce dans sa vitrine : « *Beaux terrains de lots de grève à vendre* ». Et un garage m'offre des « *Réparages de troubles électriques* ».

Craignant de rencontrer d'autres néologismes non moins étonnants, je cessai de regarder les choses pour observer les gens. Tout d'abord, vive curiosité, ébahissement général, sur ces figures qui voient passer un étranger fourvoyé dans leur ville. Tout le long de la rue Commerciale, des attroupements d'individus en pantalon blanc, les deux mains dans les poches, une cigarette au coin des lèvres. Je sens des regards mauvais qui me suivent ; heureusement, tout près, il y a un agent de police préposé au maintien du bon ordre et au respect des règlements municipaux. (C'est sans doute lui qui vient constater si vous avez craché sur la chaussée ou sur le trottoir).

Il faisait chaud, ce soir-là ; tout l'élément féminin, très aguichant, était aux balcons ou se promenait dans la rue.

Heureusement pour moi, c'est par une rue « *Piété* » que je rentrai à l'hôtel...

O Canada...

Ecrin de perles ignorées...

Henri PERRAULT

Pas de tenue sans retenue.

Une femme se fait plus difficilement pardonner sa beauté que son intelligence. Chez l'homme, c'est exactement le contraire.

La TRIBUNE de Sherbrooke

Il n'y a pas d'idées généreuses. Il y a des idées fausses et des idées vraies.

L'ÉCOLE FRANÇAISE



Optométristes - Opticiens

A L'HOTEL-DIEU

(Ajustement des yeux artificiels)

Les défauts visuels

s'aggravent vite, quand ils sont négligés.

Carrière & Sénécal

LIMITÉE

271 EST, rue STE-CATHERINE

Tél.: LANCASTER 7070

Québec est la moins taxée et la moins endettée des provinces canadiennes



L'Hon. J.-E. PERRAULT  
Ministre de la Voirie

Le réseau routier développé par le régime libéral

Les superbes routes de la province constituent un puissant instrument de progrès économique et d'avancement social, elles facilitent la distribution des produits naturels de l'agriculture, de la forêt et des mines, et concourent au développement du commerce et de l'industrie régionaux.

Le gouvernement libéral a dépensé 155 millions de dollars en 15 ans pour la construction et l'entretien des routes, et plus de 15 millions de dollars pour la construction et l'entretien des ponts. C'est sous l'administration de Taschereau que la voirie s'est développée. En 1920, nous n'avions que 300 milles de chemins améliorés; en 1935, nous en avons 18,000 milles. En 1920, les revenus du tourisme s'élevaient à 3 millions de dollars seulement, tandis qu'en 1935, ils atteignaient 60 millions de dollars. Depuis 1920, le tourisme a apporté 400 millions de dollars à notre province.

Un premier ministre conservateur, l'honorable Monsieur R. B. Bennett, déclarait à Ottawa, que la seule province solvable, au Canada, est la province de Québec.

Sous l'impulsion d'un régime politique progressif, la province de Québec s'est classée au premier rang des provinces canadiennes. En matière de législation ouvrière et d'initiative agricole, notre province a devancé les autres parties du pays. En 15 ans, son gouvernement libéral a dépensé 366 millions de dollars en améliorations qui ont profité à toutes les classes de la société.

Malgré cela, la dette publique du Québec est moins élevée, par tête, que celle de toute autre section du Dominion. Québec est aussi la moins taxée des provinces de la confédération.

Ces résultats dénotent une saine administration qui s'est étendue à tous les domaines de l'administration provinciale. Le gouvernement libéral a su sauvegarder le crédit de la province de Québec, à travers les difficultés de la crise.

Gardons la suprématie de la province de Québec dans la famille libérale.  
VOTONS POUR TASCHEREAU

# Et la femme...

## Grains de sagesse

### Jeunes filles

JE ne crois pas qu'on se préoccupe assez d'enseigner aux jeunes filles ce qu'elles valent. Elles ont droit de vivre puisqu'elles ont la vie, mais elles ont aussi le devoir de rendre cette vie utile. Des devoirs, il y en a de difficiles et d'agréables. Les jeunes filles trouveront les leurs d'autant plus agréables qu'elles se les seront imposés elles-mêmes.

Quand les jeunes filles comprennent bien à quoi elles s'engagent en se mariant, quand elles savent ce qui les attend, quand elles ont conscience que pour entrer dans cet état, elles doivent en remplir toutes les conditions et être prêtes pour les abnégations comme pour les joies, alors, elles ont toutes les chances d'y trouver le bonheur.

On nous dit beaucoup que le cerveau féminin est maintenant mieux développé qu'autrefois. Est-ce bien sûr? Je ne suis pas prête à l'affirmer, mais enfin, supposons que cela soit, et souhaitons que ce cerveau conserve un parfait équilibre, et que sous prétexte de progrès, la femme moderne ne s'écarte pas de sa véritable voie qui est le foyer et la famille.

Je ne suis pas une féministe frondeuse et je frémis quand j'entends ces personnes qui veulent nous faire en tout les égales de l'homme!

Qu'avons-nous à y gagner? Rien; au contraire, nous avons tout à y perdre.

Qu'on cherche à ce que nos intérêts soient mieux sauvegardés, soit. Ce sera tout à l'honneur des hommes. Mais de grâce, mesdames, ne délaissions pas notre domaine pour pénétrer dans celui de l'homme!

Notre influence est grande, qui songe à le nier? et l'un des points par lesquels elle devient toute-puissante, c'est le soin et l'éducation des enfants, ces hommes de demain.

Pour les former comme il convient, tout la vie d'une femme n'est pas de trop. Comment peuvent-elles remplir ce devoir, celles

qui se créent trop d'intérêt hors du foyer?

Mesdames, ne sacrifions pas le devoir primordial aux devoirs secondaires, tout respectables qu'ils sont. Autant que possible conservons les bonnes coutumes familiales. Comprenons cependant la vie moderne, adaptons-nous-y, mais avec bon sens. Le progrès marche: marchons avec lui, lui prenant ce qu'il a de bon, nous l'assimilant, mais rejetant énergiquement ce qui est dangereux et diminuerait notre rôle de vraies femmes.

On commence à dire que les jeunes gens ont peur du mariage parce qu'ils n'ont rencontré que des jeunes filles ultra modernes, coquettes, mondaines et même un peu perverses. Elles sont la minorité cependant; que ces jeunes gens cherchent donc les autres, celles qui sont intelligentes, instruites, sérieuses et averties.

Celles-là savent voir, elles ne se laissent pas prendre aux apparences séduisantes, elles comptent le nombre de ménages malheureux et séparés, et elles s'inquiètent davantage du caractère moral de leurs admirateurs.

Car, messieurs, vous parlez de sécurité; or les femmes en ont encore plus besoin que vous, et elles ne l'auront, cette sécurité, que lorsqu'elles auront trouvé elles-mêmes les qualités nécessaires chez l'homme qu'elles auront choisi.

Elles aussi ont peur du mariage, et beaucoup d'entre elles prétendent que les jeunes gens n'offrent aucune sécurité, aucune garantie. Dans un cas comme dans l'autre, cette affirmation est trop absolue.

Pour les êtres destinés à unir leurs vies, ces garanties sont nécessaires de part et d'autre.

Le mariage d'un étourneau et d'une linotte ne peut que mal tourner!

Les petits travers apparents ne comptent pas, mais il faut s'assurer que les qualités et les défauts capitaux de chacun ne s'opposent pas irrédûciblement.

Hélène ROLLIN

### L'enfant rachitique

Le rachitisme représente le type des maladies de la croissance car il survient aux époques de l'enfance où celle-ci est la plus active. C'est surtout le système osseux qu'il frappe en provoquant des ramollissements qui s'accompagnent de déformations, définitives le plus souvent.

Avez-vous remarqué tous ces enfants qui marchent avec les tibias incurvés en manche de veste? On en rencontre beaucoup dans les villes. Rachitisme. C'est en Angleterre, au XVIIe siècle, que cette lésion fut décrite pour la première fois.

Le rachitisme est tellement fréquent dans le jeune âge (car c'est une maladie du jeune âge), que le professeur Marfan relève du rachitisme chez 50 p. 100 des enfants de trois mois à trois ans qui se présentent aux consultations hospitalières.

Voici les grandes lésions rachitiques: membres inférieurs déformés; thorax en carène; crâne énorme, disproportionné, avec les bosses frontales saillantes; retard de la parole, de la dentition et de la marche; gros ventre.

Quelles sont les causes du rachitisme? On peut dire que cette affection est due au manque de lumière d'abord, à la mauvaise alimentation (l'enfant élevé au sein n'est presque jamais rachitique), et à l'absence de vitamines.

L'absence de lumière agit en ce sens que l'assimilation du phosphore, nécessaire au système osseux, ne se fait pas dans l'obscurité.

Donc le meilleur traitement consiste à bien nourrir l'enfant, à le nourrir rationnellement dans un milieu à forte luminosité et à lui donner cette huile de foie de morue qui contient les vitamines nécessaires à sa santé.

N'admirez pas trop les gros bébés. Ce sont souvent des rachitiques. Vous savez que l'on a observé ceci: dans plusieurs concours de bébés, les enfants ayant obtenu le premier prix étaient bel et bien des rachitiques. Le brave juge, étranger à la puériculture, avait couronné des malades!

Dr A. THIBAUT

(DIMANCHE DE LA FEMME)



Voici un manteau «trois quarts» spécialement combiné pour la demisaison en ce sens qu'il peut se porter ouvert, tel qu'on le voit ici, ou complètement fermé et boutonné en avant. Il est en «american broadtail» marron avec une ceinture de laine à bâtonnets de bois; cette ceinture est placée seulement en avant.

### La mère de Verlaine

AVEZ-VOUS lu les «Mémoires de ma vie», de l'ex-Mme Paul Verlaine? C'est une contribution curieuse à l'histoire littéraire, intéressante parce qu'elle nous fait mieux comprendre un poète dont l'oeuvre, comme pour tant de lyriques, est inséparable de la vie. Mais, pour les mamans, c'est un livre qui ne saurait faire trop réfléchir, car celle qui fut la femme de Verlaine, tout en parlant avec sympathie de sa belle-mère («Pendant tout le temps que nous passâmes chez elle, ma belle-mère fut parfaite pour moi. C'était certainement une bonne femme, trop bonne même dans certains cas»), elle ne nous cache pas que la responsabilité de celle-ci était lourde envers son fils.

Elle avait appartenu à cette classe des mères qui n'osent pas gronder et réprimer, et sa belle-fille le dit: «Elle ne se serait pas permis de faire une observation qui pût contrarier son fils, sauf sous le rapport de l'argent. Elle prêchait toujours l'économie, soit à lui soit à moi.» Mais, malgré son avarice réelle, elle n'était même pas capable de défendre son argent (et on sait ce que cela représente «l'argent» pour certains bourgeois!) contre son fils, et, quand elle mourut, Verlaine lui avait mangé 250.000 francs d'alors: plus d'un million et demi, au moins, du papier d'aujourd'hui, et elle s'éteignit dans la gêne. En adoration devant ce fils, elle le servait le premier à table, lui donnait les meilleurs morceaux, l'avait habitué à dormir avec un ridicule bonnet de coton, lui mettait du coton dans les oreilles, l'obligeait à sortir avec des cache-nez, lui recommandait de ne pas se faire écraser dans les rues, bref «le traitait comme un enfant de six ans» et l'avait rendu «pusillanime, égoïste et ridicule».

«Comme je l'ai déjà dit, l'unique tort de la pauvre femme a été sa faiblesse maternelle: si Paul était devenu un ivrogne longtemps avant notre mariage, c'est qu'elle n'avait jamais eu le courage de le réprimander sévèrement. Au contraire, elle affectait d'en rire et de croire que ce n'était pas un défaut sérieux.»

Pourtant, le jour où, en état d'ivresse, il voulut la tuer, j'imagine que la pauvre femme dut se rendre compte que ce buveur d'absinthe avait des réactions assez «sérieuses»? Mais certaines mères sont avec leurs enfants comme certaines amoureuses, incapables de résister à l'homme aimé et qui, pour lui, tueraient ou se dégraderaient... Ainsi la mère Verlaine: «On peut attribuer une partie

de ses malheurs à sa mère et à l'éducation qu'elle lui donna... Honnête femme, de conduite irréprochable sans doute, mais inintelligente, étroite d'esprit et si aveuglée par sa tendresse maternelle qu'elle en perdit tout sens moral, comme on le verra par la suite.»

J'ai connu ainsi une bourgeoise, l'honorabilité même, qui s'était faite la complice des débordements de sa fille, peu à peu, plutôt que de la refréner ou de la quitter. Celle-ci l'en récompensa en l'obligeant, malade, à sortir pour elle par un froid glacial. Ainsi Verlaine avec sa mère: à l'enterrement de celle-ci une femme l'accusait «d'avoir causé la mort de sa mère par ses exigences». Il l'avait envoyée chercher un tabac spécial place de la Bastille, par un mauvais temps de neige. Elle prit froid, et, lasse de vivre, monta se coucher dans la misérable chambre d'hôtel où les dépenses de son fils l'avaient réduite. Refusant tout remède et toute nourriture, ne parlant à personne, «le visage tourné du côté du mur, elle mourut d' inanition autant que de sa maladie, trois jours après s'être alitée».

Pauvre femme, si avarice, si correcte, si bourgeoise! De temps en temps, à bout de forces, elle s'en allait, en province, retrouver un peu de tranquillité, et puis, au premier appel du fils si chéri, quoique ingrat, elle accourait le soigner, lui apportait l'argent nécessaire et voyait sans cesse fondre ce qui lui restait de fortune. Sa belle-fille n'a-t-elle pas raison de dire: «Sa seule faute fut sa trop grande faiblesse vis-à-vis de ce fils trop aimé, trop gâté: elle expie durement ses torts». Combien n'en voyons-nous pas, dans la vie courante, qui paient ainsi trop de maladroit amour?

Henriette CHARASSON

(Du JOURNAL DE LA FEMME)

### Rebecca et les chameaux

C'était à une fête de charité. Un visiteur, altéré, demanda une coupe de champagne à un buffet tenu par une charmante jeune fille.

— C'est cent francs, Monsieur!

Le consommateur leva le nez un peu ému, et remarqua que le barmaid avait un type sémitique caractérisé. Il prit la coupe et déclara:

— Merci... belle Rachel!

Mais l'autre, piquée, répliqua aimablement:

— Vous vous trompez, Monsieur, c'était Rebecca qui donnait à boire aux chameaux.

### Culture physique du visage

Serait-il possible de cultiver la beauté du visage comme on cultive (et accroît) la force musculaire des membres, par une suite de mouvements ou de soins d'hygiène?

Cela paraît prouvé actuellement. Une femme de science, très célèbre dans le domaine des soins de beauté, a établi le processus des mouvements à accomplir pour entretenir la jeunesse des muscles de la face. Elle enseigne que beaucoup de déformations et de relâchements des tissus (entraînant le vieillissement des traits) sont dus au manque d'exercice, à l'inertie des muscles du visage ou aux mouvements malencontreux, aux grimaces, aux contractures... Tout cela peut se corriger par une bonne méthode de «gymnastique facile», appuyée de massages, de pulvérisations, de rayons infrarouges ou ultra-violet, bref de toute une suite de soins de culture physique du visage, entreprise comme la culture physique des champions, pour la boxe, la natation ou la course à pied.

Avec de la volonté et un sérieux entraînement, on deviendrait championne de beauté: titre alléchant, qui va faire rêver les jeunes filles.

Il y a beaucoup, énormément de vrai dans ces assertions hardies, tirées d'ailleurs de l'expérience et de l'observation des faits.

#### L'effort et la volonté

Ce qui prouve, d'une façon évidente, à quel point l'effort et la tension constante de la volonté peuvent améliorer l'aspect physique, c'est l'exemple que nous fournissent les artistes de théâtre et de cinéma. Pour ces jeunes filles ou jeunes femmes — déjà privilégiées évidemment par la nature — le fait d'être belles le plus parfaitement possible, devient une nécessité vitale, ou tout au moins, un apôtre professionnel du plus haut intérêt. Elles travaillent donc leur beauté comme une cantatrice travaille sa voix et une pianiste ses doigts agiles... Et elles parviennent à de surprenants résultats.

Elles s'entraînent à des attitudes, à des expressions «esthétiques», à des sourires et à des regards sans exagération ni grimaces, à des «impassibilités» voulues, qui mettent au repos les muscles du corps ou du visage.

Il est, évidemment, beaucoup plus facile pour une artiste, sans cesse critiquée par des spectateurs, de perfectionner sa beauté, que pour une personne qui vit seule ou dans un petit groupe familial: cependant la personne la plus isolée pourrait tout de même tirer parti de bien des occasions pour apprendre à se connaître et à se modifier: prenons le seul exemple des photos instantanées... Si nous savions bien les regarder, nous en ferions un grand profit: l'instantané nous révèle, de nous, mille défauts, mal connus, d'expression et d'attitude très modifiables avec un peu de volonté. Bien

plus utile encore serait un «bout d'essai» cinématique: il ne faudrait donc pas en manquer l'occasion, si elle nous est offerte.

Certains jeux de glace sont très instructifs aussi: si nous regardons notre visage dans une glace à plusieurs fois, il arrivera que nous nous verrons «renées», c'est-à-dire symétriquement par rapport à notre image habituelle... C'est déjà très révélateur: certains défauts, certaines dissymétries nous apparaissent, que nous ignorions ou voulions ignorer. Les glaces grossissantes, très éclairées, les lumières dirigées de haut en bas ou de bas en haut, les «joints frissants» obtenus à l'aide d'une bougie, sont autant d'artifices utiles à la connaissance de nos imperfections. Or le secret de la culture de la beauté, c'est avant tout de bien connaître ses défauts pour diriger contre eux, une lutte précise et sans relâche.

#### Aide extérieure

Le massage facial, fait par une habile spécialiste, représente l'aide extérieure indispensable, surtout au début de cette «culture».

Avant que nous soyons en mesure de cultiver et d'entretenir nous-mêmes nos muscles et tissus cutanés par des mouvements précis, il est de toute nécessité que quelques répartitions, quelques «remises en place» soient faites par la main attentive d'une personne du métier.

On ne saurait «improviser» dans ce domaine délicat où les règles de l'art deviennent chaque jour plus subtiles et plus précises, mais si l'on veut réellement mettre tous les atouts dans son jeu, ne rien ignorer, ne rien négliger, on arrive à un résultat insoupçonné de nos aïeules: un résultat qui surprend les personnes même les plus averties.

Kid or  
Kid argent  
Crêpe blanc  
Crêpe noir  
Velours  
Noir



**Souliers de Soirée**  
\$2.95 — \$3.95

Le plus grand choix de modèles exclusifs de souliers.

AU  
**LIDO**  
SADES SHOPPE

1103 est, rue Sainte-Catherine  
près de la rue Amherst  
CHAUSSURES DE FANTAISIE  
Largeur: de AAA à C.  
R. BLANCHET C. LAMY  
propriétaires



Cette robe du soir ne comporte de coutures qu'aux manches. Elle ajuste à la taille à l'aide d'une broche qui servira en même temps d'ornement. Si vous ne pouvez vous procurer ce modèle (Butterick-6543) chez votre marchand, commandez-le à Butterick, 468 ouest, rue Wellington, Toronto.

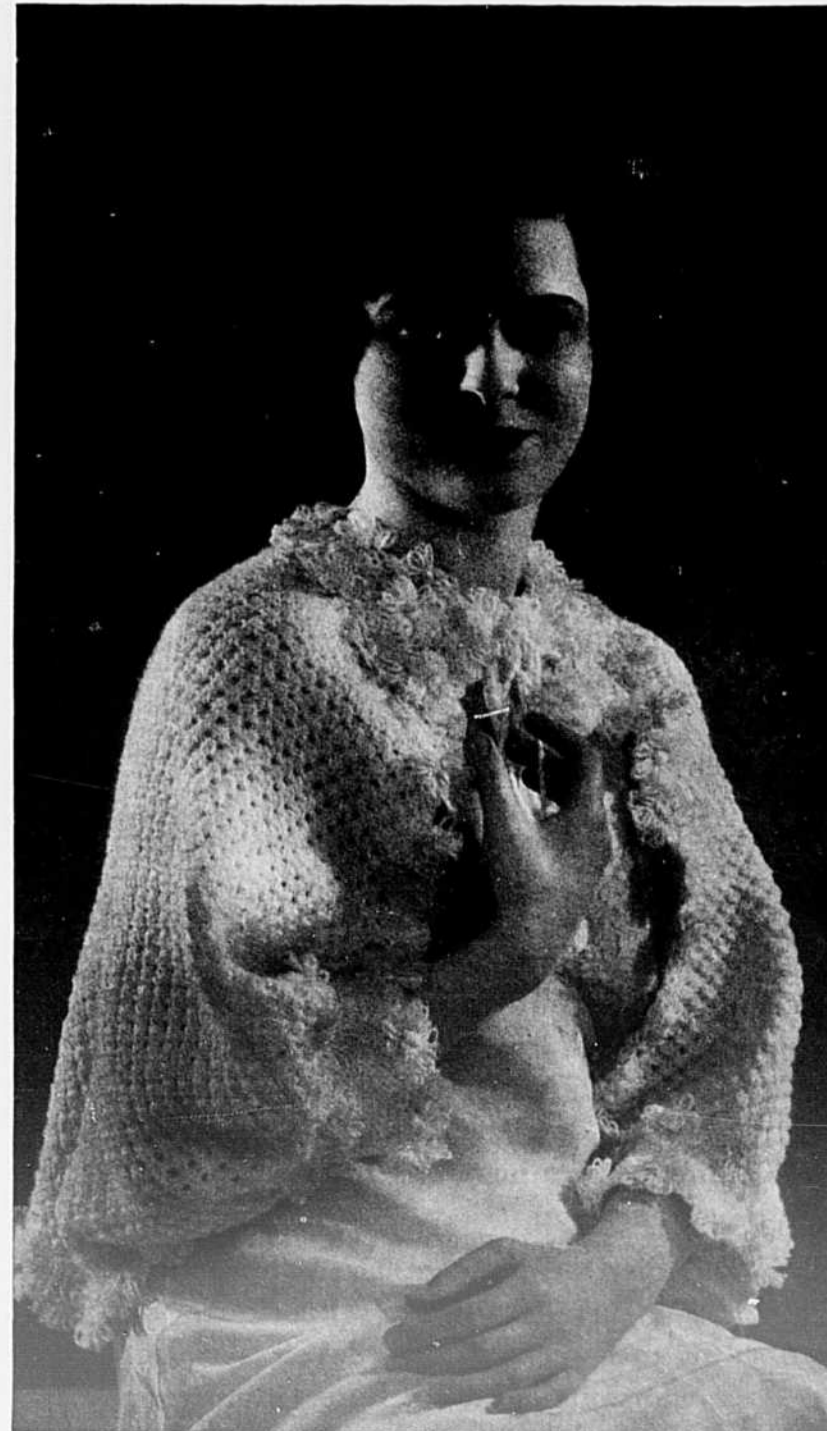
Souffrez-vous d'insomnie?

PRENEZ

**SLEEPPEX**  
ET DORMEZ BIEN!

Le sommeil est indispensable à la santé physique et mentale. SleeppeX calmera vos nerfs et vous apportera un repos réparateur. SLEEPPEX, en vente dans toutes les pharmacies, ne contient pas de narcotiques. Sur réception d'un timbre de 5 sous vous recevrez un généreux échantillon. Pour commandes de gros, appelez LA 2269, ou voyez:

SLEEPPEX REG'D  
Immeuble Castle Montréal



Il n'est pas que les convalescents qui apprécient ce souple et chaud vêtement, complément indispensable de la toilette de nuit.  
(Gracieuseté de MONARCH)

Les oeuvres de jeunesse

## La Y.M.C.A. (2)

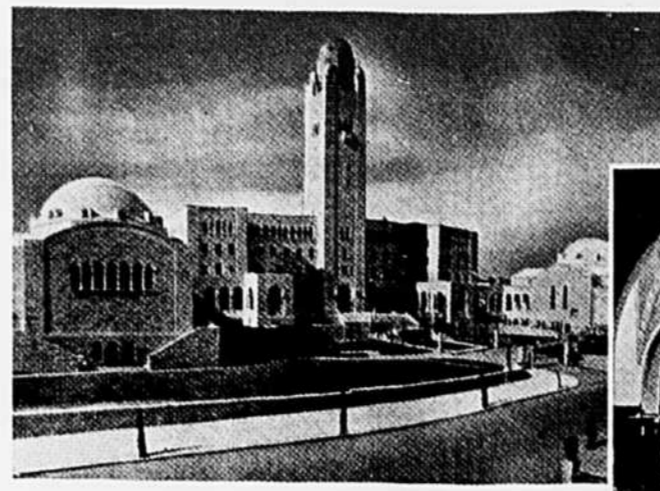
Dans la région montréalaise

L'ASSOCIATION montréalaise fut organisée le 25 novembre 1851 par un groupe de jeunes gens anglo-protestants. Il y a loin du modeste temple baptiste, sis rue Ste-Hélène, où elle se réunissait au début, à l'imposant immeuble de la rue Drummond, où la fortune a transporté la Y.M.C.A. Avant de pénétrer dans ce dernier, il convient de faire une petite rétrospective historique, ne fût-ce que pour démontrer encore une fois qu'on ne réussit qu'à force de persévérance.

La Y.M.C.A. de Montréal est la doyenne de toutes les associations nord-américaines. Son histoire est importante pour plusieurs raisons. Résumons-la en quelques lignes. Comme nous le disions ici même, la semaine dernière, chaque association est plus ou moins indépendante des autres dans la mesure d'une certaine standardisation matérielle. Dans cette confédération des associations nord-américaines, l'accord fut complet sur les deux postulats suivants : A) « la Confédération ne légifèrera ni n'exercera aucune autorité à l'égard des associations particulières ; B) les associations qui en feront partie, dans leurs relations avec elle et entre elles-mêmes, seront toutes sur un pied d'égalité. » Or cette union des associations en Amérique, qui a amené cet admirable esprit de corps et cette cohésion, est due en grande partie à celle de Montréal. L'union se concrétisa en effet à la troisième convention internationale tenue à Montréal en 1856. Elle fut laborieuse par moments, puis, définitivement rompue en 1860 sur la question alors brûlante de l'esclavage. La guerre américaine de Sécession terminée, les associations jetèrent les bases d'une deuxième union qui dure encore et ne fait que prospérer.

Chose étonnante, plusieurs fondateurs de la Y.M.C.A. montréalaise soutenaient que celle-ci devait être ou-

verte à tous les chrétiens sans distinction — ils n'avaient pas tort et leur ambition se réalisera peut-être bientôt — ; toutefois, la majorité d'entre eux optèrent pour une constitution analogue à celle de Londres. La fille ne devait-elle pas imiter la mère ? A l'origine, la Y.M.C.A. était essentiellement un cercle d'étude où les membres lisaient la bible. On répandait des tracts religieux dans les casernes, sur le port, etc. Il est à noter que notre ville accueillait déjà à cette époque un flot imposant d'émigrants anglo-phones. Les jeunes émigrants et les marins de passage surtout faisaient l'objet du prosélytisme des membres. Ici comme ailleurs, la Y.M.C.A. combattit courageusement et inlassablement l'infecte ivrognerie. La salle de réunion était modeste et contenait une petite bibliothèque. Mais le travail de propagande religieuse absorba tellement la Y.M.C.A. que ses dirigeants s'aperçurent un jour qu'ils s'éloignaient peu à peu du but fixé par les fondateurs : le relèvement et la protection de la jeunesse. Il fallut faire machine arrière. Le nombre des membres avait à ce point diminué qu'à une réunion tenue en 1862, à laquelle n'assistèrent que neuf délégués, le président proposait tout simplement la dissolution de l'Association. Après avoir étudié la situation, l'assemblée repoussa heureusement ce projet et prit la ferme résolution de changer de politique. On n'attire pas les jeunes, pas plus que les mouches (excusez le rapprochement !), avec du fiel. Un fait était patent : le vide inquiétant de la salle de la Y.M.C.A. La cause ? Indiscutablement le manque d'amusements, de jeux. Le jeune homme studieux y trouvait certes son compte en dévorant les bouquins de la modeste bibliothèque. Mais les autres ? Ils venaient une fois, et, ouste ! disparaissaient à tout jamais. Pour tout dire, les jeunes trouvaient que la Y.M.C.A. s'ennuyait. Quand la vérité apparut toute nue, les dirigeants se rappelèrent une certaine résolution adoptée en principe et à l'unanimité par la troisième convention internationale. Les six articles que nous traduisons se lisaient ainsi : « 1) Comme la santé du corps est intimement liée au travail et au développement intellectuels, tout ce qui la favorise est louable *per se* ; 2) bien dirigés, les gymnases, piscines et jeux de quilles améliorent la santé par un surcroît d'exercices physiques ; 3) comme en maints endroits l'opinion publique est antipathique aux allées de quilles, cette convention n'en recommande pas l'établissement ; 4) nous croyons que le billard est contraire à la santé et à la morale ; 5) cette convention approuve chaleureusement tous les moyens pris par les associations pour intéresser et bonifier la jeunesse urbaine, en créant l'ambiance chrétienne propice qui amènera tous ceux dont le cœur n'aurait pas encore été touché



Ce luxueux édifice loge, à Jérusalem, la plus belle succursale de la Y.M.C.A.

Y. M. C. A.



par le Seigneur ; 6) il découle de ces considérations que cette convention recommande instamment aux associations, quand les circonstances le permettent, d'établir des piscines et des gymnases suffisamment rémunérateurs pour se maintenir sans l'aide de la cotisation régulière des associations. » Le rigorisme à l'égard de l'innocent billard et du placide jeu de quilles s'explique par l'atmosphère libidineuse des salles publiques où on les pratiquait à l'époque. Mais la force de la tradition est telle qu'à l'heure actuelle, seule la succursale de la Pointe Saint-Charles a trois allées de quilles. Quant au billard, il est aujourd'hui complètement réalité.

Dans son tract sur la Y.M.C.A., le Père Lecompte notait les trois caractéristiques de l'association : A) *laïcisme* ; B) *fonctionnarisme salarier* ; C) *protestantisme*. Nous avons déjà disposé de la dernière dans un article précédent. « La Y.M.C.A. pose comme premier principe qu'elle est laïque et doit rester laïque », disait le P. Lecompte. C'est presque dans les mêmes termes que s'exprimait devant nous le secrétaire-général montréalais de l'Association, M. John W. Beaton. Le succès de l'association est attribuable à ce caractère, prétend-il. L'ecclésiastique le mieux doué et le mieux qualifié ne pourra jamais remplir notre besogne. Pas plus, ajoutait-il, que nous ne pourrions remplir la sienne. L'association est continuellement à l'affût de tous les progrès et toujours disposée à quelques heures près à modifier du tout au tout sa politique générale, afin de pouvoir faire face à quelque situation nouvelle. L'association est dynamique, non statique. La constitution sera mise volontiers à rancart si les circonstances l'exigent. Le personnel est spécialisé, stylé. Le P. Lecompte avait souverainement

raison quand il écrivait : « Les secrétaires sont nommés par les directeurs (administrateurs) ; en cet organisme, comme du reste on peut dire en toute association, ils sont vraiment la cheville ouvrière. » Depuis l'institution d'un secrétariat permanent, outre un intérim de trois ans, quatre titulaires seulement ont rempli cette importante fonction, à savoir : Alfred SANDHAM, de 1863 à 1873 ; D. A. BUDGE, de 1873 à 1911 ; C. K. CALHOUN, de 1912 à 1916 et John W. BEATON, 1919. Cette continuité explique pour une très large part la marche ascendante de la Y.M.C.A. Tout en demeurant essentiellement laïque, M. Beaton ajoute que le clergé protestant a toujours collaboré spontanément à toutes les initiatives patronnées par l'Association. Le budget de celle-ci se chiffre maintenant par millions.

Dans les 84 années de son existence, la Y.M.C.A. de Montréal a transporté plus d'une fois ses pénates à cause du manque de fonds ou pour d'autres raisons.

La ville de Montréal progressant à vue d'œil, l'Association fut forcée bien avant la guerre de se multiplier à la périphérie. Outre la Central Y.M.C.A. (l'association-mère), on compte actuellement sept (7) succursales sur l'île de Montréal : Southwestern, Pointe St-Charles, Westmount, Notre-Dame-de-Grâce, North-End, Mount-Royal et International. Chacune a des moyens, un but et une clientèle propres. Nous analyserons chacun de ces points la semaine prochaine, après avoir parcouru la Central Y de façon rapide et forcément sommaire.

Jean-Robert BONNIER

On trouvera dans cette page la photo illustrant la maison de Jérusalem et dont notre collaborateur faisait mention la semaine dernière. — N. de la R.

## Les progrès du camion

AU NOMBRE des avantages que la province de Québec aura retirés de sa politique de bonnes routes, il convient de signaler au tout premier rang le développement d'une profitable industrie du transport par camion.

En 1915, alors que le mouvement des bonnes routes ne faisait que commencer à produire des résultats tangibles, le nombre des camions enregistrés dans la Province ne s'élevait qu'à 384. Vingt ans après, alors que les routes améliorées sillonnent toute la Province et s'étendent à toutes les régions sans exception, le nombre des camions enregistrés s'élève à plus de 29,000. Cela signifie que le nombre des camions en usage dans la Province s'est multiplié par plus de soixante-quinze durant cette période de vingt ans, alors que celui des automobiles de promenade s'est multiplié par douze seulement.

Cet accroissement du nombre des camions a plusieurs causes, et en premier lieu l'amélioration des routes de la province.

A la fin de 1915, la province de Québec ne possédait que 1667 milles de chemins améliorés, situés pour la plupart dans le voisinage des villes de Montréal et de Québec. Cinq grandes routes seulement, dont la longueur totale ne dépassait pas 330 milles, avaient été partiellement complétées ; la route Edouard VII (Montréal-Rouse's Point), le chemin de Chambly, les routes Sherbrooke-Derby Line, Lévis-Jackman et Montréal-Québec.

Aujourd'hui, après vingt années d'efforts soutenus, la province de Québec possède plus de 18,000 milles de chemins améliorés. Toutes les régions de la Province sont reliées entre elles et l'on peut voyager de l'est à l'ouest et du sud au nord sur un réseau ininterrompu de chemins améliorés. De nombreuses routes relient aussi la province de Québec aux provinces et aux Etats voisins. En dépit de difficultés géographiques énormes, la lointaine péninsule de Gaspé a été reliée au centre de la Province ; plusieurs routes donnent accès aux régions de Chicoutimi et du lac Saint-Jean ; une route améliorée longe la rive nord

du fleuve Saint-Laurent jusqu'à près de 200 milles à l'est de Québec ; les régions de La Tuque, de Saint-Michel-des-Saints, de Saint-Donat, de Mont-Laurier, de Maniwaki, de Hull et de Pontiac possèdent d'excellents chemins améliorés ; enfin, un réseau complet de routes sillonne l'Abitibi, le Témiscamingue et le district minier du nord-ouest québécois.

L'accroissement du nombre des camions est dû également à l'augmentation des pavages durs sur les routes. Une bonne partie des routes de la Province est à surface de gravier, mais les artères principales ont des pavages en macadam ou en béton, ce qui permet le transport de charges plus lourdes. Depuis six ans, un vaste programme de revêtement permanent a été exécuté sur une distance totale de près de mille milles, en même temps qu'on éliminait des routes ainsi pourvues de pavages durs les courbes et angles dangereux et qu'on portait l'emprise des chemins à une largeur standard de 66 pieds.

L'entretien des routes durant l'hiver a aussi facilité le transport par camion en le rendant possible durant les douze mois de l'année autour des villes de Québec et de Montréal, de même qu'entre Montréal et toutes les villes de l'Ontario et des Etats-Unis. L'entretien de secteurs de routes en hiver a été tenté pour la première fois dans la Province durant l'hiver de 1928-29, et depuis la longueur des routes entretenues n'a fait qu'augmenter chaque hiver.

Enfin, le camion lui-même a été un puissant facteur de son progrès. Grâce au perfectionnement mécanique qu'il a atteint, grâce aussi au fait qu'il se prête à des itinéraires plus souples et plus variés que le chemin de fer et le bateau, le camion est le mode de transport le plus économique. Employé sur de courtes distances, dans des régions où chemin de fer et bateau ne pourraient pénétrer commodément, le camion répond à un besoin des temps modernes. Il est aussi moins dispendieux, ce qui permet de réduire sensiblement le coût du transport des produits agricoles et industriels.

Disons, pour terminer, que le camion n'est pas plus que les autres véhicules usagers de la route un élément d'insécurité. On croit généralement le contraire, mais cela n'est dû qu'à un petit nombre de conducteurs qui agissent comme si le chemin leur appartenait.

Légende

## Pourquoi les humains n'ont pas le pied plat

Un conte populaire yougoslave

Quand les démons abandonnèrent Dieu et descendirent sur la terre, ils emportèrent le soleil avec eux, et le roi des démons, lui-même, le portait sur son épaule, embroché par une lance.

La terre se plaignit à Dieu, disant qu'elle allait brûler à l'approche du soleil. Le bon Dieu entendit ces gémissements. Il envoya sur terre son Archange, le chargeant de reprendre le soleil.

L'Archange, pour réussir, devint camarade du roi des démons. Celui-ci, sachant ce que l'autre voulait, surveillait tous ses faits et gestes.

En marchant ainsi, ensemble, ils arrivèrent un jour au bord de la mer et s'y baignèrent. Avant de se jeter à l'eau le démon avait enfoncé, dans la terre, la lance portant le soleil.

Après une bonne baignade, l'Archange dit : — Plongez, pour savoir lequel de nous deux peut aller le plus profondément !

— Très bien ! dit le démon. L'Archange plongea le premier ; il remonta avec un peu de sable dans sa bouche pour montrer qu'il était descendu au fond de l'eau.

Ce fut alors le tour du démon. Mais il eut peur qu'en son absence le soleil fût volé. Il eut une idée subite. Il cracha par terre et, immédiatement, une pie fut créée. Le démon la chargea de garder le soleil pendant qu'il allait plonger.

Dès que le démon eut disparu sous l'eau, l'Archange fit un signe de croix au-dessus de la mer et une glace épaisse de neuf pouces la couvrit aussitôt. Il saisit alors le soleil et s'enfuit vers Dieu. Cependant, la pie se mit à crier. Entendant l'appel, le démon comprit... et, vite, il essaya de remonter, mais se heurta à la glace.

Il redescendit alors, prestement, au fond de l'eau, où il prit une grosse pierre avec laquelle il brisa la glace et se mit à la poursuite du ravisseur. Juste au moment où l'Archange mettait un pied dans le

ciel, l'autre pied fut saisi par les ongles du démon qui lui arrachèrent un bon morceau de chair.

Quand l'Archange, ainsi blessé, arriva devant Dieu, avec le soleil, il se mit à pleurer :

— Que deviendrai-je, Dieu, ainsi estropié ?

— Ne crains rien, répondit le bon Dieu, j'ordonnerai que tous les hommes aient, dorénavant, une courbure à la plante du pied.

C'est ainsi que Dieu fit : tous les hommes eurent, depuis, sous les deux pieds, une légère dépression.

(Rénovation)

## Politesse chinoise

A l'Hôpital de Tchéfou, le missionnaire a été appelé au chevet d'un mourant.

Les derniers sacrements reçus, le malade serre avec reconnaissance la main du prêtre :

« Pour aujourd'hui, dit-il de sa voix faible, vous m'excusez, n'est-ce pas, si je ne vais pas vous reconduire ? »

## Le Yogourt de Delisle

Le Yogourt de Delisle se recommande à toute personne qui souffre d'irritation intestinale.

Pris avec du miel, il devient un tonique de premier ordre. C'est le grand réparateur des pertes de l'organisme, recommandé aux affaiblis, aux convalescents.

Pris en petite quantité, il aide la digestion de tous les aliments.

Pour en assurer la fraîcheur, chaque pot de Yogourt de Delisle porte la date à laquelle il doit être consommé. La livraison n'en est faite qu'en petits pots de grès.

Pour livraison à domicile, veuillez appeler Delisle, 916 est, avenue Duluth, AMherst 0434.

« Votre téléphone a la valeur que vous lui donnez. »

SANS téléphone dans votre foyer vous perdez tout contact avec vos amis. Vous êtes privé des joies que procurent des relations suivies.



L'acier au manganèse, marque « Sorel », d'un alliage spécial, pour mâchoires de concasseurs, revêtement intérieur de malaxeurs d'asphalte, semelles de chenilles pour excavateurs et tracteurs, outillages miniers, etc., est reconnu de qualité supérieure ; il est employé par la majorité des entrepreneurs de pavage. En général, l'industrie minière du Québec fait aussi grand usage de ce matériau.

Aucun Canadien ne doit oublier qu'en achetant des marchandises ou des produits fabriqués par nos manufacturiers il accomplit un devoir social et collabore à l'expansion de nos propres industries. C'est là du patriotisme bien compris.

## UN CHANGEMENT POUR LE MIEUX

5 MOTS QUI SIGNIFIENT BIEN DES CHOSES QUAND VOUS...

Changez pour les...  
Cigarettes  
GRADS

52 "Mains de Bridge", en série ou non, sont acceptées  
L. O. GROTHE LTEE — MAISON CANADIENNE ET INDEPENDANTE

## la GRIPPE vous guette!

★ Pour prévenir ou casser la grippe, rien ne vaut une limonade chaude, sucrée au goût, saupoudrée de muscade et... généreusement additionnée de

GIN CANADIEN MELCHERS

Le seul du type Geneva dont l'âge est garanti par le timbre d'accise du Gouvernement. Exigez la bouteille munie de ce timbre attestant son âge et son authenticité.

DIX ONCES 85¢

26 oz. \$1.90 40 oz. \$2.65

Distillé et embouteillé au Canada par MELCHERS DISTILLERIES LIMITED  
Montréal et Berthierville



# La SCÈNE et L'ÉCRAN.

## LES films DU JOUR

### Pasteur

Pasteur n'est pas de ces films réalisés par un cinéaste rompu aux secrets du métier, et dont on dit : « Voilà du cinéma ! » Ce n'est pas non plus ce qu'on appelle du théâtre filmé. Pasteur tient du cinéma et du théâtre, aussi de la conférence et du documentaire, sans en être véritablement. C'est mieux que tout cela : c'est un témoignage d'une expression nouvelle, une œuvre d'art qui ne se classe dans aucun genre.

Pasteur est un témoignage, celui d'un profane de la science : Sacha Guitry ; un témoignage qui acquiert par là même une valeur nouvelle, qui s'élève du domaine de la science pure à une valeur purement humaine.

Sacha Guitry a, amoureux et consciencieusement, tiré de la vie de Pasteur ce qui lui paraissait propre à définir l'homme et le savant, à les réincarner sous un jour étincelant et véridique, à les faire comprendre, aimer et admirer.

Cet objectif, qui semble hors de portée des moyens de l'homme de théâtre et de cinéma, Sacha Guitry l'a atteint. Et pourtant, dans son film, il y a des défauts.

Le film débute par une entrée en matière le plus heureusement imaginée : Sacha Guitry, à sa table, devant quelques personnes, résume les premières années de la vie de Pasteur et montre des documents. Ce prologue n'a qu'un défaut, celui d'embrasser un trop vaste sujet. Je crois qu'il devrait s'arrêter à l'année 1844, date des premières recherches cristallographiques de Pasteur. Ces recherches, récompensées par la plus retentissante découverte, puis les études sur l'acide racémique, sur la fermentation, sur la génération spontanée, sur les maladies des vers à soie, sont d'une importance capitale et prirent dans la vie de Pasteur une trop large place pour qu'il suffise de les mentionner en un bref résumé. Au lieu de les étudier, l'auteur nous fait assister à une séance de l'Académie de Médecine où Pasteur répond à ses adversaires d'une façon peu civile. Cette première partie du film abonde en images fort belles qui illustrent à merveille l'amour de la science, la grande bonté et le solide bon sens de Pasteur. L'impression n'en persiste pas moins qu'on a sacrifié l'essentiel à l'accessoire, les grandes découvertes aux stériles paroles qu'elles ont engendrées. Considérées en elles-mêmes, ces scènes sont, je l'ai dit, excellentes et en appellent d'autres

dont l'inspiration vient de la meilleure source : la guérison du petit Joseph Meisler, chapitre significatif entre tous et le mieux connu de la vie de Pasteur, épisode où apparaissent simultanément l'homme tendre et bon et le savant consciencieux.

Puis Pasteur vieillit, la paralysie le tient. Comme dans un roman, l'élément de crainte intervient : le spectateur craint la mort du héros. Le petit Meisler vient voir son guérisseur. La reconnaissance de l'enfant est une grande joie pour Pasteur, la plus grande de sa vie.

Enfin, c'est l'apothéose : la nation, représentée par tous les corps publics, rend hommage au savant et le remercie.

D'inspiration consciencieuse, cette synthèse de la vie de Pasteur est traitée de la seule façon qui convienne, de la seule façon qui permette de rendre la grandeur du sujet : Pasteur est un film d'une technique sans artifice, d'une éloquence dépouillée, d'une interprétation unique.

L'interprète, c'est Sacha Guitry. Des personnages épisodiques l'entourent et s'acquittent bien de leur tâche, mais, à peine entrevus, ils disparaissent. Cet effacement voulu ne constitue pas un défaut, puisque c'est Sacha Guitry-Pasteur que nous allons voir, et lui seul. A ceux qui ont vu Lucien Guitry dans ce même rôle d'établir la comparaison. Pour les autres la composition de Sacha Guitry est la plus lumineusement vraie et vivante que l'on puisse souhaiter. A peine pouvons-nous regretter quelques résonnances trop hautes de la voix d'or de Sacha Guitry. C'est une question de goût.

En un mot, Pasteur est un film qui dépasse tout ce qu'on pouvait souhaiter. Ca n'est pas un chef-d'œuvre, mais quelque chose qui enchante, qui laisse une impression unique. La réussite est d'autant plus complète que le sujet, aussi peu spectaculaire que possible, captivé et émeut tous les spectateurs, quels qu'ils soient.

### Juanita

Alfred Rode, producteur du film Juanita, y apparaît comme chef d'orchestre, violoniste et jeune premier. Ce cumul ne va pas sans quelques desiderata car les talents d'Alfred Rode sont exclusivement d'ordre musical. Dans l'exécution de la Symphonie Hongroise, Rode dirige son excellent orchestre avec une maîtrise qui forcera les applaudissements si la coutume ne les interdisait au cinéma.

Le scénario de Juanita, écrit spécialement pour mettre en vedette Alfred Rode et son orchestre, raconte les aventures d'un prince charmant qui fuit la cour pour ne pas épouser celle qu'il n'aime pas. Le prince rencontre une troupe de gitans qui l'adoptent. La rencontre d'un audacieux impresario leur vaut une triomphale tournée mondiale qui, c'était fatal, les conduit dans le pays du prince exilé. Un engagement pris par l'impresario force le prince à jouer devant la cour avec la troupe. Avant la représentation le roi tombe nez à nez avec le prince et, débonnaire, lui pardonne sa fugue. La représentation a lieu et l'orchestre et les danseuses émeuvent toute la cour. Et puis... c'est tout. Il y a des films qui finissent bien, d'autres qui finissent mal. Juanita ne finit pas. C'est pour le moins original.

Cette histoire est contée sur un mode sentimental et vaudevillesque, parfois avec esprit, dans des décors où se disputent le cubisme et le rococo. Une fantaisiste distribution vaut à André Berley le sceptre royal et à Alice Tissot le titre de reine. Mireille Perrey est gitane ; Téla Tchaj, tzigane de naissance, aurait-elle fait ses adieux au cinéma ? Et n'allons pas oublier Alfred Rode, qui se réserve le premier plan du début à la fin.

Puisque Juanita est avant tout un film musical, ne nous souvenons que de la musique, qui est splendide.

Louis PELLAND



M. Jean Lallemand, le mécène bien connu, qui offre un prix de \$500 pour la meilleure pièce musicale canadienne qui sera jouée aux Concerts Symphoniques.

## Échos

### Pour fêter le centenaire de Saint-Saëns...

M. Jean Riddez, de l'Opéra de Paris, donnera, le 30 novembre à 8 heures et demie, au Salon Bleu de l'hôtel Windsor, une causerie sur le génial auteur de Samson et Dalila.

M. Riddez, qui a connu intimement Saint-Saëns et qui fut, à sa demande même, son interprète, ne manquera pas d'émailler sa causerie de souvenirs personnels. Mmes Miarka et Juanita Riddez interpréteront des œuvres du maître.

### Concert radiophonique

A son émission de dimanche, 17 novembre, la General Motors offrira le programme suivant exécuté par l'orchestre symphonique sous la direction d'Erno Rapee et avec le concours de Rose Bampton :

Invitation à la danse de von Weber (orchestre) ; « Che faro senza Euridice » de Orphée et Euridice de Gluck et « Connais-tu le pays » de Mignon de Thomas (Rose Bampton) ; Aubade du Cid de Massenet, Adagietto de l'Arlésienne de Bizet et « Czardas » de Coppélia de Delibes (orchestre) ; Largo de la symphonie New World de Dvorak (orchestre) ; The last Hour de Kramer, Homing de del Riego et The Kerry Dance de Molloy (Rose Bampton) ; Chant tzigane et Fandangos des Asturies, extraits du Caprice espagnol de Rimsky-Korsakoff (orchestre).

### La vérité toute nue

La charmante Kay Francis reçoit, l'autre jour, une demande d'un club nudiste, la priant d'être membre d'honneur.

Kay Francis répondit fort aimablement pour décliner cette offre et conclut :

— Alors même que j'ai beaucoup apprécié l'honneur qui m'a été fait lorsqu'on m'a désignée comme la femme la mieux habillée d'Amérique, je n'ai aucune intention d'ajouter à ce titre celui de la femme la plus déshabillée !

### Un nouvel emprunt russe...

Doit-on rendre Les Nuits moscovites et le succès remporté par ce film responsables de l'avalanche de films d'atmosphère russe qu'on nous annonce ?

Quoi qu'il en soit, si les producteurs — et, ma foi, tout arrive — tiennent parole, c'est d'une bonne douzaine de productions très voisines d'allure que nous allons être gratifiés. Qu'on en juge :

Stenka Razin, Le Batelier de la Volga, réalisation d'H. Wolkoff. Volga-Volga (Stenka Razin), réalisation de Nicolas Farkas. Le Batelier de la Volga.

Trois bateliers, trois !...

Puis : Sonate à Krentzer, d'après Léon Tolstoï, musique de Beethoven et Tchaikowsky. Sonate à Krentzer, d'après Léon

Tolstoï, musique de Beethoven, Tchaikowsky et Mozart.

Deux sonates, deux !... Et encore : Tarass Boulba, avec Harry Baur. Michel Strogoff, d'après Jules Verne. Ivan le Terrible... Le Tsar damné... Guerre et Paix...

### Rubans rouges

La prochaine promotion de la Légion d'honneur, au titre de l'Education nationale, n'oubliera pas le cinéma.

Signalons toutefois qu' alors qu'Edmond Séé, président de la commission de censure cinématographique, sera promu commandeur, le père du Septième Art, Louis Lumière, se verra décerner seulement la dignité de grand officier !...

Abel Gance sera fait chevalier. Pourquoi a-t-on attendu, pour lui accorder ce bout de ruban, qu'il ait été obligé de commercialiser son beau talent ?...

Enfin, on découvre les noms de Dranem, qui monte en grade, et d'André Lefaur.

### Nuages à volonté

Au cours des prises de vues d'extérieur des Croisades, Cecil B. de Mille eut soudain besoin de... nuages !

Bien entendu, le ciel était justement d'une sérénité désespérante et le metteur en scène célèbre pour ses hurlements levait déjà les bras au ciel, lorsque soudain un avion apparut qui, en larges lettres floconneuses, inscrivait dans le ciel une publicité.

Les opérateurs s'empressèrent de « cadrer » leurs appareils, de choisir leurs angles et... d'attendre que les lettres imprévues se désagrègent pour ne plus paraître que des nuages du plus bel effet.

Cecil B. de Mille lui-même n'en est pas encore revenu !

### Epigramme

Après la « Parisienne », les salons mondains qui se piquaient d'être des salons littéraires accaparèrent Henri Becque et il fréquenta notamment celui de Mme Auberson, y succédant à Dumas fils, avec lequel cette dame venait de se brouiller.

Becque, qui n'aimait ni l'homme qu'était Dumas fils, ni son œuvre qui l'ennuyait, fit sur lui le distique que voici :

Comme les deux Corneille, ils [ils étaient deux Dumas, Mais aucun ne fut Pierre et tous [deux sont Thomas.

Distique auquel Dumas fils répondit du tac au tac par le quatrain suivant :

Si ce coup de bec de Becque l'éveille, O Thomas Corneille, en l'obscur

[tombeau, Pardonne à l'auteur qui bâille aux [Corneille

Et songe au public qui bâille aux [« Corbeaux ».

## GENS DE CHEZ NOUS

Cette pièce de M. Deyglun s'offre héoïquement aux traits du snobisme et se refuse à croire que ces types de colons synthétisent l'âme canadienne. Pour ne pas ranimer la querelle persistante née de Maria Chapdelaine, il importe de bien spécifier que, tout comme le père Chapdelaine, Jos. Labelle représente un des types canadiens et non le Canadien-type. Il eût été plus prudent et plus exact de donner à Gens de chez nous un titre moins ample, et qui n'eût pas risqué de prêter à confusion.

L'auteur de Gens de chez nous obéit à un souci trop marqué de démonstration. Qu'il s'agisse du développement de la thèse du retour à la terre, on le perçoit dès le début et l'intrigue y perd tout imprévu. Lorsque, sous l'influence de Roméo Bourget, le fils Labelle décide de partir pour Montréal, nous savons bien que l'opposition paternelle sera impuissante à l'en empêcher. Nous devinons aussi qu'à Montréal la misère l'attend, qu'il reconnaîtra son erreur, qu'il reviendra à La Ferté, que le père lui pardonnera et qu'il épousera la petite Juliette Denis.

Il y a plus grave : Gens de chez nous défend assez maladroitement sa thèse, et ne prouve rien du tout. Il fallait démontrer que Henri Labelle avait eu tort de venir tenter fortune en ville, que pour un fils de cultivateur le bonheur est à la ferme. Or, si Henri Labelle revient chez lui, ce n'est pas parce qu'il comprend ces vérités, mais à cause de circonstances

exceptionnelles, par un pur hasard qui veut que Roméo Bourget se trouve ruiné après la mort subite de son père et par conséquent incapable de trouver à Labelle la « position » qu'il lui avait promise. Que Bourget eût conservé sa fortune — cela arrive — il eût aidé Labelle, celui-ci serait resté à Montréal, s'y serait amusé comme un fou, et zut à la terre !

Abstraction faite de la démonstration, la pièce n'est ni bonne ni mauvaise. Elle est honnête et n'enthousiasme pas plus qu'elle n'ennuie. Les situations manquent totalement d'imprévu, le dialogue est long et pauvre, à tel point que tout un acte y gagnerait à se voir résumé en une scène.

Par contre, la structure de la pièce est habilement montée, les personnages sont vrais et bien interprétés.

M. Albert Duquesne, dans le rôle de Henri Labelle, joue à la perfection le mauvais fils, sornois et entêté. Le masque de misère qu'il donne à son personnage, au deuxième acte, est terriblement pitoyable et comble les amateurs de mélo. M. Fred Barry se fait une tête de vieux colon authentique et met au service de son rôle le parfait naturel qu'on lui connaît. Il est regrettable qu'à cette qualité, Mme Bella Ouellette ne joigne pas de plus justes intonations. Mlle Olivette Thibault rappelle aux directeurs de théâtres qu'elle a beaucoup de talent. M. Henry Deyglun et Mme Mimi d'Estée sont excellents.

Louis PELLAND

## L'opinion du spectateur

Il est vrai que le public se trompe plus souvent qu'à son tour, mais il y a loin de là à croire qu'il soit le seul responsable des mauvais spectacles. Lorsque le directeur d'un théâtre se voit reprocher la représentation d'une pièce dont le seul mérite est de plaire au terrassier qui a payé quelques sous sa place au dernier rang, l'excuse est toujours la même : « Il faut plaire au public ».

Ne convient-il pas de savoir si vraiment la majorité du public se montre de si peu de goût ? A ce sujet, M. Pierre Barlatier, de COMEDIA, interroge des spectateurs et chaque nouvelle série de réponses démontre que les accusations portées contre le public sont le plus souvent gratuites.

Les réponses à l'enquête sont de provenance diverse : d'un ingénieur, d'une dactylo, d'une femme de ménage, d'un employé de banque, d'un industriel.

Sauf la femme de ménage, qui préfère aller au cinéma parce que c'est moins cher et qu'elle s'y trouve mieux reçue, tous déclarent leur goût pour le bon théâtre et ajoutent de très judicieux commentaires.

Un ingénieur des mines avoue qu'il ne va pas souvent au théâtre. Cela a cause du « peu d'intérêt des pièces. Nous sommes las des sérénades à trois qui forment le fond insipide du théâtre actuel (...) Je pense qu'on devrait écouter une pièce de théâtre comme on lit un livre. C'est un plaisir de même ordre qui doit être recherché. Pour ceux qui considèrent le théâtre comme un passe-temps, comme un délassement de l'esprit, il y a... le music-hall et le cabaret. Pour le théâtre, tous les genres sont bons, si la pièce est bien écrite et nous apporte un enrichissement spirituel quel qu'il soit ».

Voici maintenant une dactylographe qui défend fort bien son opinion :

« J'aime le théâtre parce qu'il présente des êtres qui pensent, qui agissent, qui vivent ; parce qu'il

s'adresse à la fois à l'imagination, à l'intelligence et au cœur.

Le théâtre occupe une grande partie de mes loisirs et il est peu de pièces que je ne voie.

Je n'aime qu'un genre de pièces : celles dont le sujet est « réel », dont le texte constitue la seule raison d'être et assure la mise en scène.

...J'avoue que je suis souvent déçue ; le sujet n'offre aucun intérêt et le texte est mauvais. Pour moi, le théâtre est un texte et ce texte n'est jamais assez riche. »

En résumé le public qui va au théâtre dans un autre but que de tuer le temps, le seul public intéressant, exige de bonnes pièces et sait les discerner dans l'ensemble de la production.

Lorsqu'un directeur a à choisir entre les deux publics, le bon et le mauvais, il semble que l'hésitation ne soit pas possible : s'il est satisfait, le bon public assure une clientèle, peut-être pas plus nombreuse, mais certainement plus régulière, et combien plus intéressante !

**THÉÂTRE STELLA**  
1465, rue St-Denis  
Commencant lundi soir 18 novembre  
Rentrée de la troupe Schauten  
dans  
**L'Amant de Madame Vidal**  
Comédie en 3 actes de Louis Verneuil  
MARDI, JEUDI, SAMEDI  
Dimanche un matinée et soirée :  
« LA FLAMBÉE »

**France Film**  
Présente  
**La fille de Madame Angot**  
avec  
**MONIQUELLA**  
En programme double avec  
**AMIS COMME AUTREFOIS**  
avec  
**JEAN GALLAND**  
**CINÉMA DE PARIS**

**L'Actualité économique**  
La seule revue du genre publiée en langue française en Amérique.  
Les personnes cultivées qui désirent se tenir au courant des questions économiques la lisent régulièrement.  
On s'abonne à  
**L'ECOLE DES HAUTES ETUDES COMMERCIALES**  
535, AVENUE VIGIER  
Abonnement : \$3. En vente dans les librairies : l'exemplaire, 35c

**France Film**  
Présente  
**JUANITA**  
avec  
**ALFRED RODE**  
le plus génial chef d'orchestre tzigane du monde  
Venez entendre la Rhapsodie hongroise no 2 de Liszt  
En programme double avec  
**LES MYSTÈRES DE PARIS**  
avec les dix plus grandes vedettes du cinéma français  
**SAINT-DENIS**

**BUVEZ CE QU'IL Y A DE MIEUX**  
Ca ne coûte pas plus cher...  
**Carling**  
AMBER ALE  
RED CAP ALE  
BLACK LABEL LAGER  
Carling Breweries Limited  
MONTREAL

# La Vie Économique

## A TRAVERS L'ACTUALITÉ

par J.-M. NADEAU

### Dernières nouvelles de l'Hydro ontarienne

Depuis au moins deux semaines la Commission hydro-électrique d'Ontario n'accepte plus d'énergie électrique des productrices du Québec. Il y a exception dans le cas de la Gatineau Power, qui continue à en fournir une quantité limitée. Cette situation privilégiée tient à l'existence de contrats conclus entre la Gatineau et l'Hydro ontarienne en 1927, alors que les contrats des autres compagnies datent de 1929. M. Graustein, président de la compagnie avantagee, ne s'est pas fait faute de rappeler ce titre d'ancienneté. Il est probable que la recherche d'un marché américain ne l'intéresse guère. En revanche les autres compagnies québécoises s'en occupent sérieusement, malgré le coût élevé du transport de l'énergie électrique à longue distance.

De son côté, la Commission ontarienne laisse entendre bien clairement qu'elle ne reprendra de l'énergie électrique des compagnies québécoises qu'après un remaniement complet des contrats. Si elle les a répudiés, c'est qu'ils ne lui étaient pas profitables. Au reste, pourquoi se gênerait-elle puisque le gouvernement ontarien, le champion dans toute cette affaire, est là pour appuyer ses prétentions? Le coût estimé d'une distribution possible de l'énergie électrique par ses propres compagnies du Niagara servira de base aux négociations portant sur les contrats annulés. Si toutefois l'Hydro ontarienne en vient à une entente avec la seule Gatineau Power, on ignorera tout simplement les autres compagnies, qui devront chercher ailleurs.

Le problème des compagnies productrices de papier, en Ontario, vient de greffer sur celui qui nous occupe présentement. On sait que pour ne pas perdre l'excédent d'énergie électrique qu'elle recevait du Québec, la Commission ontarienne avait poussé les industries du papier à se servir

d'électricité plutôt que de charbon pour la production de la vapeur. Les taux concédés aux usagers étaient inférieurs au prix d'achat, certes, mais au moins l'électricité n'était pas totalement perdue. Ce truchement était utile aux industries de pulpe ou de papier, où la vapeur joue un rôle considérable dans l'assèchement du papier. Maintenant voici que l'Hydro leur adresse une sorte de mise en demeure de revenir au système ancien. Quelle peut être la portée de ce changement imposé? On ne sait trop. Cependant un désorganisation momentanée des moyens de production dans ces industries suivra fatalement une telle mesure.

Ce fait montre avec quel sang-froid les entreprises étatisées agissent dans leurs relations d'affaires avec les particuliers. Annulation de contrats, imposition de conditions quasi inacceptables, mesures vexatoires, elles mettent tout en œuvre pour en arriver à leurs fins. C'est quantité négligeable pour elles que la moralité des transactions. Comme conséquence il arrive ceci que les relations deviennent incertaines, entachées de méfiance, et de ce fait n'ont que des résultats hasardeux.

### Un bon point pour

#### M. le maire

Les propriétaires de notre ville viennent de trouver un nouveau défenseur dans la personne de M. Houde. M. le maire ne veut pas que le propriétaire foncier fasse les frais du prochain déficit budgétaire. Voudrait-on d'ailleurs que l'impôt foncier rendit davantage que nos édiles se heurteraient à une impossibilité, parce que le contribuable n'est plus en mesure de payer les impôts des années de vaches grasses. Est-ce la faute du propriétaire si la question du chômage, cause première de nos difficultés financières municipales, n'est pas réglée? Est-ce encore sa faute si l'impôt de consommation sur les ventes au détail, improprement appelé taxe de vente, ne rend pas ce qu'en attendaient ses auteurs? La responsabilité est ailleurs. M. le maire est déjà dans la bonne voie. Qu'il porte la question du chômage jusqu'à Ottawa et il ne sera pas éloigné de trouver le moyen d'équilibrer les finances de la ville de Montréal. M. Houde veut encore aller à Québec, au début de l'année prochaine. Pourquoi n'irait-il pas aussi à Ottawa?

Jean-Marie NADEAU

Tél. BELair 1474

Jean-Marie Nadeau  
AVOCAT

266 ouest, rue St-Jacques

**Achetez Votre Poisson**  
AU MAGASIN QUI MONTRE CETTE ENSEIGNE

**LE POISSON HATTON**  
est toujours "Le Choix de la Pêche"

**Garanti Frais**  
LA COMPAGNIE HATTON - ÉTABLIE EN 1874

OUTRE nos services ordinaires de courtage, nous offrons à nos clients l'avantage de faire examiner leur portefeuille par nos statisticiens, qui leur donneront des conseils touchant la conservation ou l'abandon des titres qu'ils détiennent.

Nous serons flattés de votre demande de renseignements

**GARNEAU & OSTIGUY**

AGENTS DE CHANGE  
IMMEUBLE ALDRED, PLACE D'ARMES.  
Montreal Stock Exchange Montreal Curb Market  
Canadian Commodity Exchange Inc.

## Le second plan quinquennal soviétique

La DOCUMENTATION CATHOLIQUE publie dans son numéro du 19 octobre un exposé très complet de l'économie dirigée en Russie soviétique. Ceux que la question intéresse trouveront là une mine abondante de renseignements accompagnée d'une bibliographie scientifique très au point.

La première Piatiletka (il s'agit du premier plan quinquennal), tout en bouleversant la structure économique de l'U.R.S.S., n'a pas donné les résultats escomptés, surtout en matière agricole. Les maîtres de l'économie soviétique ont d'abord voulu industrialiser à outrance les provinces orientales de la Russie, à l'est de l'Oural, afin de préparer la défense de ce point névralgique du territoire. C'est au prix des plus grands sacrifices — cent milliards de roubles environ et des dizaines de milliers de vies humaines — que la dictature du prolétariat a effectué l'industrialisation de l'ancienne Russie. La qualité des produits finis vaut-elle en Russie celle des pays capitalistes? Pas du tout. C'est là la rançon d'un développement trop rapide et d'une organisation aussi peu scientifique que possible. Le rebut, par exemple, atteint des proportions fantastiques: 20 pour 100 dans les usines de cotonnades, 40 pour 100 dans la construction mécanique, 50 pour 100 dans la bonneterie, 60 pour 100 dans les usines d'acier fini, 80 pour 100 dans la construction aéronautique, 90 pour 100 enfin dans la chaussure. Ce n'est pas tout. Les auteurs du premier plan quinquennal, au mépris des intérêts de l'individu, ont sacrifié délibérément les industries de première nécessité.

Le deuxième plan quinquennal (1933-1937) a pour but de compléter le premier en ce qui concerne l'agriculture et le rendement de l'industrie. Cinquante savants affiliés à la Commission d'État — les pays anglo-saxons ne sont pas les seuls à mettre sur pied nombre de commissions administratives gouvernementales — ont travaillé à la préparation et à la réalisation pratique de la seconde Piatiletka. D'après la DOCUMENTATION CATHOLIQUE, les idées maîtresses du nouveau plan quinquennal sont les suivantes:

- liquidation complète des derniers éléments de l'économie capitaliste;
- indépendance technique et économique de l'U.R.S.S.;
- réorganisation complète du système des transports, singulièrement défectueux en Russie;
- réorganisation de l'agriculture et attention plus grande accordée aux industries de consommation;
- hausse des salaires réels accompagnée d'une amélioration du rendement, en quantité et en qualité, des grandes industries de base. Comme on le voit, ce programme ne diffère pas outre mesure des plans d'économie dirigée en voie de réalisation dans les pays capitalistes. La mystique socialiste en moins, les intentions sont assurément les mêmes. Jusqu'à date, les réalisations ont déçu l'attente des dirigeants soviétiques. Au 1er janvier 1935, 5.000.000 de faux paysans appartenaient encore à l'économie individuelle. Aujourd'hui la Russie se trouve en face d'une diminution considérable du cheptel soviétique, à tel point que sa reconstitution est devenue le problème capital de l'économie rurale. Pour obvier à la diminution constante de l'élevage, Staline dut revenir aux vieilles méthodes capitalistes de l'économie individuelle. Le nouveau régime des Kolkoz est donc un premier accroc au plan de collectivisation intégrale de la terre.

Ce second plan quinquennal, il faut en convenir, a concouru à l'extension de l'industrie soviétique, mais dans une mesure indéterminée, surtout à cause du manque d'ouvriers et de techniciens. Tant que les transports russes seront ce qu'ils sont, c'est-à-dire les plus défectueux du monde, le sort de l'industrie soviétique sera toujours incertain. Qu'on songe qu'au cours de l'année 1934, il y eut 62.000 accidents et déraillements!

La DOCUMENTATION CATHOLIQUE conclut que « dans son en-

semble le bilan d'exécution de cette première moitié du deuxième plan quinquennal apparaît comme favorable ». D'après les chiffres donnés, qu'il serait trop long d'analyser ici, l'auteur de l'article de la DOCUMENTATION CATHOLIQUE n'est vraiment pas difficile. S'il avait eu la curiosité d'étudier la situation financière déplorable de la Russie soviétique, pire que celle de tous les pays capitalistes, ses conclusions ne seraient pas si favorables. La réserve que nous faisons sur l'étude de la DOCUMENTATION CATHOLIQUE ne lui enlève certes rien de sa grande valeur documentaire. Et d'ailleurs, comme le dit l'auteur lui-même, les réalisations effectives du second plan quinquennal ne sont-elles pas le fait d'une « orientation progressive du gouvernement vers un régime plus libéral »? La Russie soviétique a d'autant plus chance de réussir qu'elle sera moins socialiste et plus bourgeoise. Que dirait de l'ordre de chose actuel le prophète Lénine?

Jean-Marie NADEAU

### L'humour mène à tout

En Pologne, tout au moins. Il paraît, en effet, qu'à Lublin, la compagnie d'omnibus de la ville ne faisait pas de brillantes affaires. Pour attirer les clients, les directeurs de cette entreprise ont eu une idée pour le moins originale. Ils ont engagé comme receveurs des humoristes très connus dans la localité.

Des affiches ainsi conçues ont été placardées sur les véhicules: « Arrière la crise! Prenez notre autobus! Si vous n'avez pas entendu les derniers mots d'esprit, prenez notre autobus. Notre receveur vous fera rire! »

Il paraît que les voyageurs affluent.

## CHRONIQUE FINANCIÈRE

par AUGUR

### Les valeurs canadiennes

Il règne une certaine indécision dans le groupe des services publics en raison des modifications possibles des taux de l'électricité et de la recapitalisation des compagnies. Il s'est glissé dans ce groupe un certain élément purement spéculatif qu'il est bon de ne pas négliger. Si l'on veut faire de la spéculation pure, on peut acheter du Power Corporation. Shawinigan est plus sûr.

Dans l'industrie de la construction, il y a Building Products A qui offre certaines garanties, Canada Cement privilégié, de caractère spéculatif, et des valeurs beaucoup moins sûres comme Sherwin Williams et Gypsum, Lime & Alabastine.

Canadian Bronze et Canadian Car privilégié (\$3,50 d'arrimage de dividende) restent encore des titres de spéculation acceptables. Dans le groupe des métaux, on peut faire quelque profit en achetant des Smelters et des Nickel, et, si l'on ne craint pas pas les risques, on peut aussi acheter Hudson Bay Mining et quelques Falconbridge. Dans le groupe des pétroles, la situation actuelle incite à acheter plutôt des titres de compagnies de raffinage et de production que des valeurs dites de distribution. Royalite nous semblerait un placement avantageux. Hiram Walker reste un titre spéculatif, bien qu'il soit question d'un prochain dividende. Les titres d'Alcohol n'ont toujours pas changé de caractère.

On peut encore attirer l'attention sur Steel of Canada et sur National Breweries. Quant à Whittall Can et à Asbestos, ils sont toujours très spéculatifs, bien que les recettes de ces deux compagnies soient en progrès.

### La tendance

L'étude approfondie de la situation du marché indique une certaine incer-

titude qui n'est pas encore dissipée. On a remarqué au cours des six dernières semaines la fermeté soutenue de deux groupes de valeurs canadiennes: les titres industriels et ceux des services publics. Plusieurs actions ont récemment atteint de nouveaux sommets pour 1935. Mais on peut se demander avec raison si cette avance va continuer, et, dans l'affirmative, si elle se maintiendra à la même allure. Certains éléments permettent de croire que le mouvement va se ralentir.

Le rapport mensuel des prêts aux courtiers montre que le chiffre des avances au mois d'octobre est en recul marqué, ce qui est une indication très sûre que les valeurs en hausse passent de plus en plus entre des mains plus fortes que celles des simples spéculateurs. Si donc l'avance a des chances de continuer, il y a des chances aussi pour qu'elle soit moins prononcée qu'auparavant.

D'autre part, on est en droit de douter du marché de New-York et il semble difficile que les cours actuels des principales valeurs américaines puissent se maintenir aux derniers niveaux. Comme un recul à Wall Street aurait sans doute sa répercussion sur le marché local, il est de la plus élémentaire prudence de s'abstenir d'acheter dans des moments de fermeté qui ne dureront probablement pas. Il faut surtout se garder de se laisser entraîner à des achats dans les périodes d'activité anormale.

D'une façon générale, cependant, il y a encore quelque chose à faire sur le marché, à condition, bien entendu, de bien choisir les valeurs sur lesquelles on a l'intention de spéculer.

AUGUR

LA RENAISSANCE est un journal privilégié, puisqu'il n'a pas de concurrent.

## CHEZ WOODHOUSE

### COMPLETS À DEUX PANTALONS

pour hommes et jeunes gens

Si vous désirez ce qu'il y a de mieux en fait d'élégance, si vous recherchez une valeur extraordinaire à bas prix, si vous désirez ce qu'il y a de mieux en fait de qualité, venez maintenant ou demain à cette grande vente de complets à deux pantalons. Vous pourrez faire votre choix parmi de nombreux modèles droits et croisés. Les tissus sont des worsteds importés de qualité supérieure et de toutes les nouvelles couleurs pour l'automne. Vous y trouverez des complets gris, bruns et bleus de toutes les nuances.

Valeurs jusqu'à \$35

**\$24.50**

Un premier acompte de \$2.50 vous assure la livraison d'un complet. Solde payable en 24 versements hebdomadaires de 92 cents ou en six versements mensuels, au choix.

Sans intérêt.

### PALETOTS D'HIVER POUR HOMMES

Dès que vous verrez cette splendide collection d'excellents paletots d'hiver, vous serez enthousiasmé. Ce sont des modèles d'élégance et de valeur. Vous trouverez entre autres des raglans, des paletots à ceinture complète, des paletots ajustés, des paletots de toilette à collet de velours, des paletots Senator amples, des paletots à demi-ceinture, des ulsters, etc. Tous sont confectionnés de lainages chauds et durables. Meltons, Friezes, épais tweeds de fantaisie, chinchilla, etc. Taille: de 34 à 46. Ne manquez pas de venir les voir aujourd'hui ou demain.

Valeurs jusqu'à \$27.50

**\$19.50**



Un premier acompte de \$2 vous assure la livraison d'un paletot. Solde payable en 24 versements hebdomadaires de 73 cents ou en six versements mensuels, au choix. Sans intérêt.

**WOODHOUSE & CO., Limited**  
105 RUE SAINTE-CATHERINE  
OUEST, MONTREAL

Londres Birmingham Liverpool Manchester Leeds Nottingham Hull Newcastle-on-Tyne  
Southampton Middlesborough Sunderland Bristol Cardiff Edimbourg Glasgow Belfast Dublin

# POPULATIONS et CAPITALES

## L'Afrique australe

**PAYS noir pour hommes blancs.** « réserve » territoriale d'avenir pour la race élue, terre aux richesses immenses et à peine effleurées, nation bilingue sans homogénéité raciale, même parmi les descendants d'Européens, Etat possédant deux capitales, l'Union sud-africaine est, dans cet assemblage de phénomènes qu'est l'empire britannique, un phéno-

dant, une colonie qui en est encore au stage de l'exploitation et qui ne semble pas près d'entrer dans la période du peuplement.

Terre de contrastes dans l'uniformité, l'Afrique se prête plus difficilement à la colonisation blanche que l'Amérique ou même l'Australie. C'est qu'elle est peuplée, parfois d'une façon fort dense, par des tribus noires ou

diamants célèbres dans le monde entier. On passe bien vite de la contrée tempérée et fertile au désert, des vastes régions fruitières aux sables brûlants.

L'Afrique du Sud est un pays noir pour hommes blancs. L'homme blanc a tant fait que l'Union compte maintenant parmi les grands producteurs agricoles et industriels du monde. Il n'y a qu'à

pays, entre les agriculteurs d'une part et les industriels de l'autre. Cette lutte a vite dégénéré en conflit politique, heureusement éteint maintenant. Plusieurs problèmes importants se posent aux hommes d'Etat de l'Afrique australe. Le premier est celui des races et des peuples de couleur. Il existe toujours un antagonisme latent entre Afrikaaners et Anglais et la question linguistique a soulevé plus de difficultés encore qu'au Canada. A l'heure qu'il est, les Anglo-Saxons se sont rendus : ils apprennent le hollandais, car personne ne saurait viser à la moindre fonction publique sans être bilingue, du moins officiellement. C'est probablement le seul endroit au monde où l'Anglais a été obligé d'apprendre un idiome étranger. Ce n'est pas un petit miracle que cette victoire de l'élément hollandais sur le vainqueur d'hier.

Si la question religieuse ne se pose pas, celle du statut et du régime politique du pays soulève toujours d'ardentes controverses. Il y a en Afrique du Sud des loyalistes, des moins loyalistes et des séparatistes avoués. Plus sérieuse encore est la question indigène qui s'est traduite, ces temps derniers, en un violent mouvement en faveur du transfert par l'Angleterre des protectorats nègres non incorporés au gouvernement sud-africain. La controverse a été vive et elle dure encore. Londres hésite à faire le geste qui lui demande le dominion, mais l'annexion des « réserves » dans l'avenir est une chose certaine, bien qu'elle risque d'aggraver encore le problème des peuples de couleur.

Ce problème est le plus impor-



Sous le soleil du Karou. Les étages successifs des plateaux de l'Afrique du Sud, d'où l'on découvre des panoramas immenses, un peu monotones, mais qui ne manquent pas de grandeur.

(Photo des Chemins de fer sud-africains)

mène et un paradoxe. C'est pourtant un être physique bien vivant et plein d'intérêt et non pas une création artificielle et purement arbitraire : l'Union sud-africaine est plus qu'un pays, c'est un Etat, c'est une nation.

Mais c'est là où l'on découvre le paradoxe : c'est, en même temps qu'un dominion très, très indépen-

brunes dont le degré de civilisation est très variable, allant de la culture égyptienne à la sauvagerie des Massais, ou encore à la vie végétative des Bushmen et des Hottentots. Il se pose donc, à la base même de la colonisation, un problème racial très compliqué qui a conditionné le développement de l'Afrique du Sud depuis les premiers jours de la colonisation par les Portugais et les émigrés de Hollande. Depuis la révolution industrielle des cinquante dernières années, ce problème a posé des questions d'une acuité parfois pénible et en posera encore d'autres dans l'avenir.

En moins de cinquante ans les vastes étendues agricoles et pastorales mal délimitées de l'Afrique australe se sont transformées en un pays essentiellement minier dans les débuts, puis de plus en plus industrialisé. L'Union sud-africaine, réalisée en 1910 par le groupement des colonies du Cap et du Natal et des républiques hollandaises de l'Orange et du Transvaal, est un vaste Etat, encore agrandi par l'annexion, après la guerre, de l'ancien Sud-Ouest allemand et par le rattachement d'une partie du Betchouanaland. Elle a une superficie qui dépasse les huit cent mille milles carrés et une population qui n'est pas loin d'atteindre les dix millions; moins d'un cinquième de cette population est de race blanche.

Les richesses naturelles du pays sont aussi nombreuses que variées, mais l'Afrique du Sud ne connaît de véritable développement que lorsque le problème de la population aura été résolu. Pour le moment, c'est l'activité minière qui domine, en raison de la richesse exceptionnelle des gisements aurifères du pays. Mais l'industrie se développe à un rythme accéléré. On peut dire que l'Union a définitivement quitté l'ère pastorale pour entrer dans la période de la machine la plus perfectionnée.

Tout est contraste en Afrique du Sud, depuis la population jusqu'aux paysages. A quelques cents milles de la capitale administrative, Prétoria, on chasse le lion; à trente milles au sud se trouvent les vastes gisements miniers du Rand qui ont fait jaillir de terre des villes comme Johannesburg, d'un type américain, « colonial » et très moderne à la fois. Aux vastes étendues onduleuses, gagnant en altitude à mesure qu'on s'enfonce dans le pays, succèdent des paysages désolés, farouches, stériles et brûlés par un soleil de feu comme dans certaines régions du Natal. Il n'y a pas de paysages plus sinistres que les immenses dykes basaltiques d'où l'on extrait des

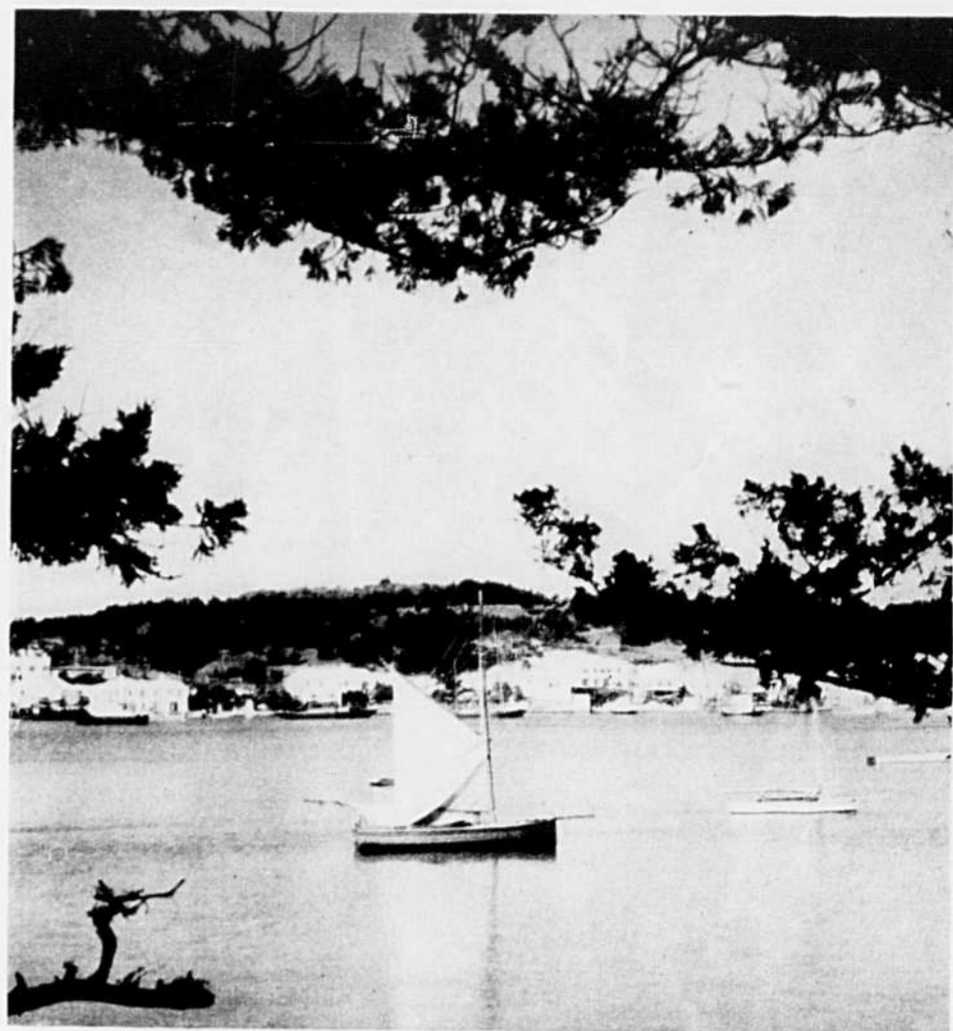
jeter un coup d'œil sur les statistiques économiques pour se rendre compte du chemin parcouru en quelques décades seulement. D'une année à l'autre les échanges ont notablement augmenté, passant de 56 millions de livres sterling pour les exportations des huit premiers mois de 1934 à près de 63 pour celles de la période correspondante de cette année. Les importations ont également une avance marquée : 48 millions et demi cette année, à rapprocher de 42 millions en 1934.

On trouve dans l'activité des chemins de fer un sûr indice de la prospérité naissante de l'Afrique du Sud. Les recettes moyennes hebdomadaires dépassent sans difficulté les 11 millions de dollars. Cela s'explique par le développement remarquable des mines de toute sorte, qui emploient une main-d'œuvre de près de quatre cent mille individus, ce qui est très considérable eu égard au chiffre de la population et ce qui représente une proportion plus élevée encore qu'en Angleterre même ou dans les districts de la Belgique les plus industrialisés.

Ce phénomène — le prodigieux développement minier du pays — a entraîné un développement parallèle de l'industrie, mais il n'a pas paralysé l'activité agricole de l'Afrique du Sud. Bien au contraire, la culture et l'élevage sont aussi en progrès constant. La production de sucre atteint près d'un demi-million de tonnes, et celle de la laine — encore dans son enfance — est déjà de 160 mille tonnes; elle était l'an dernier de 105 mille tonnes. Les vignobles sud-africains s'étendent chaque année et si la qualité des vins laisse un peu à désirer, elle s'est tout de même sensiblement améliorée au cours des dix dernières années.

Ainsi une nation dont la population blanche n'atteint pas les deux millions acquiert rapidement une position enviable dans l'économie mondiale. Comme le Canada et l'Australie, l'Afrique du Sud est avant tout un producteur de matières premières; à ce titre, elle a subi comme les autres les contre-coups de la crise économique mondiale, qui dure depuis 1929. Mais sa production aurifère lui a permis de surmonter la crise et de maintenir son crédit extérieur. D'un autre côté, l'économie intérieure du pays a passé par une crise plus grave, due à la prospérité relative de l'industrie minière au moment du marasme agricole qui frappait une très grande partie de la population.

Comme tous les pays en voie de développement, l'Afrique du Sud a connu la rivalité économique entre les intérêts divergents du



Le nombre considérable des petites îles qui forment les Bermudes favorise le yachting, sport favori des indigènes et des touristes.

(Photo du Canadian National)

## Populations et capitales

Nous inaugurons aujourd'hui sous ce titre le premier article d'une série de monographies illustrées sur des pays présentant un attrait touristique particulier. Dans un prochain numéro nous publierons un second article sur l'Afrique du Sud.

A. R. B.

**VINS SUD-AFRICAINS**

PORT PAARL TAWNY

SHERRY SEC

**75¢**

la bouteille de 26 onces

**L'AFRIQUE du SUD**

maintenant comprise dans la

**CROISIÈRE MONDIALE**

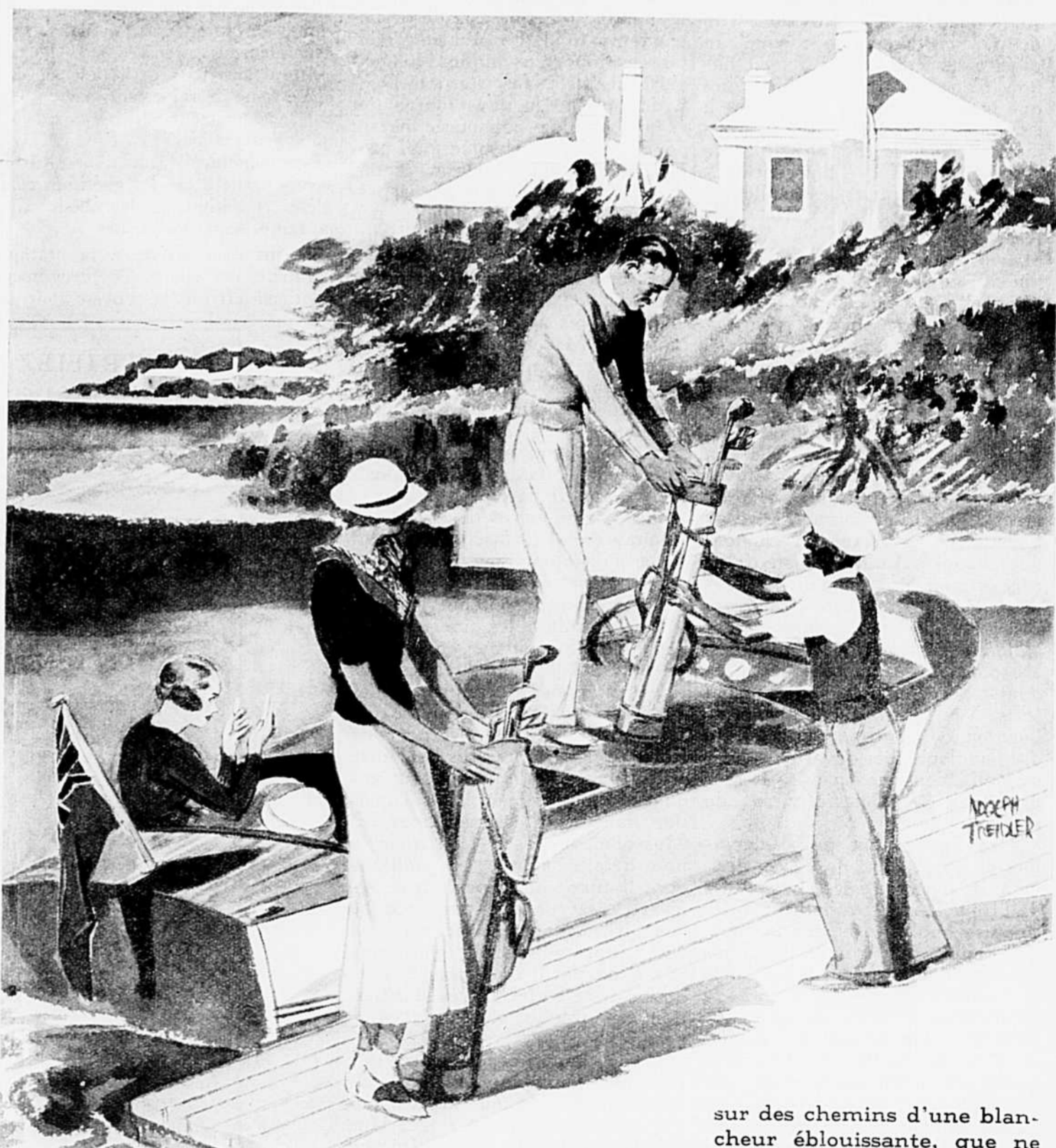
de

**l'Empress Britain**

Deux jours ajoutés à la croisière sans frais additionnels. Départ de New-York le 7 janvier au lieu du 9. Villes et pays visités : Madère; Las Palmas; Capetown, Kimberley, Johannesburg, Prétoria, Durban, l'Inde, le Siam, Java, Bali, la Chine, le Japon, et retour à New-York par les îles Hawaï, Panama et Cuba. \$2,150 et plus (\$3,800 et plus, avec bain), y compris excursions ordinaires à terre.

S'adresser, à notre agent local, gare Windsor, au bureau maritime, ou à M. D. R. Kennedy, 201 ouest, rue St-Jacques, Plateau 2211.

**Pacifique Canadien**



## POUR RETROUVER L'ÉTÉ...

Quoi qu'en disent les poètes, le bel Été ne meurt jamais... Il ne fait qu'émigrer — et même pas très loin d'ici, en plein Atlantique, à quelques heures de nos neiges et de nos frimas!

Pour ceux que rebutent le froid, nos ciels sombres et

chagrins, la clameur des rues trépidentes, c'est un incomparable asile... Dans ce royaume de l'éternel Été, le golfeur, le joueur de tennis, pratiquent leur sport favori sur des terrains qui dominent l'Océan... le cycliste roule

sur des chemins d'une blancheur éblouissante, que ne déparent ni l'usine ni le panneau-réclame... le marin amateur trace son sillage dans des eaux renommées parmi tous les yachtsmen de l'univers. Et que dire des sables roses des plages bermudiennes, et du plaisir de nager dans des flots azurés, dont la transparence est plus merveilleuse encore qu'à Sorrente ou à Antibes!

**"MAIS... AI-JE LES MOYENS D'ALLER AUX BERMUDES?"**

On reste toujours agréablement surpris du coût raisonnable d'une première visite aux Bermudes. A bord d'un paquebot luxueux, le passage (aller et retour, baignoire comprise) peut ne coûter que \$50 — c'est peu, pour quatre joyeuses journées, en mer (départ de New-York), et \$60 (sans baignoire) pour un voyage un peu plus long (départ de Halifax ou de Boston). Aux Bermudes, on obtient pour \$7 par jour une chambre et des repas de tout premier ordre.

DEMANDER LA NOTICE À VOTRE AGENCE DE VOYAGES OU AU "BERMUDA TRADE DEVELOPMENT BOARD", IMMEUBLE SUN LIFE, MONTRÉAL.

*Les Bermudes*

LES ISLES ENCHANTERESSES...

## Beautés de l'alpinisme



L'alpinisme est, au dire de ses fervents, le sport le plus passionnant qui soit. On ne peut comprendre que pour l'avoir ressentie, la satisfaction de celui qui s'est proposé comme but de son ascension le point culminant du mont, et qui y atteint. C'est une satisfaction de ce genre que semblent éprouver ces deux alpinistes, parvenus à l'un des sommets des Alpes italiennes.

## Le conflit anglo-italien

Tel qu'il est vu par un journaliste français de Rome

(De notre correspondant particulier)

LES relations politiques entre l'Angleterre et l'Italie traversent en ce moment une phase des plus critiques. Jadis, sous les anciens gouvernements, on a toujours considéré le Royaume-Uni de Grande-Bretagne comme un pays avec lequel il ne faisait pas bon plaisanter. Il faut bien dire que jusqu'au jour où le fascisme a conquis l'Abyssinie, il n'y a jamais eu entre les deux peuples de ces frottements qui finissent toujours par envenimer les meilleures relations. Depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle il était entendu que les Anglais étaient des gens riches qui ne savaient pas se servir de leurs richesses. Dans le peuple on était plein de respect pour eux; on n'a jamais osé les critiquer, quoi qu'ils fassent. Leur alliance n'a pas cessé d'être considérée comme un des plus grands biens de la terre. Quand la politique anglaise était favorable à celle de l'Italie, on l'exaltait; quand elle était défavorable on protestait, mais faiblement. Quand le fascisme arriva au pouvoir on commença à changer de langage. Un journaliste français écrivait à ce moment-là: « A l'égard de l'Angleterre il arrivera un jour que les jeunes seront moins respectueux que leurs aînés. Ils se montreront plus indépendants parce qu'ils se sentiront forts. Verra-t-on quelque jour de l'anglophobie en Italie; c'est-à-dire de l'anglophobie ouverte et déclarée? Nous ne savons; il faudrait que l'Angleterre y mit du sien. »

Des années ont passé depuis lors et les prédictions de cet écrivain se sont réalisées. Les visées de l'Italie sur l'Abyssinie près des colonies anglaises et sur la route des Indes, ont troublé les bons rapports qui existaient entre Rome et Londres. Tout d'abord on a été profondément déçu de voir que l'amitié traditionnelle de l'Angleterre et de l'Italie ne jouait plus quand un intérêt essentiel de cette dernière était en cause. On a trouvé injuste le veto britannique parce qu'il émane d'une puissance impériale qui, après avoir réalisé son empire sur des bases extrêmement larges, refusait à l'Italie le droit de s'octroyer le seul débouché possible pour elle. Quant à la S.D.N., elle n'a jamais joué d'une grande popularité en Italie et l'on est, ici, peu sensible aux raisons de principe que l'on ne cesse d'invoquer à Londres; encore moins arrive-t-on à comprendre que la S.D.N., inactive ou passive en présence de tant de conflits, ne doive affirmer son autorité qu'au détriment de revendications italiennes.

Il n'est pas exagéré d'affirmer que si l'action du gouvernement fasciste ne s'était pas heurtée à l'opposition de l'Angleterre, il y aurait peut-être encore, en Italie, des dissidents. L'attitude du cabinet de Londres a été d'un effet complètement positif, et n'a eu d'autre conséquence que d'assu-

rer l'unanimité des voix en faveur des projets africains de M. Mussolini.

On doit se rendre compte d'une chose: c'est que le prestige de la nation italienne est désormais engagé à fond. Le problème n'intéresse donc plus aujourd'hui exclusivement les fascistes: le Duce a derrière lui le pays tout entier et une opinion galvanisée autant par la confiance absolue qu'il proclame dans une solution répondant à ses dessins, que par la persistance de l'opinion anglaise, peu favorable en ce moment à l'Italie. Des personnalités de l'opposition, telles que M. Nitti, ancien président du conseil, et Labriola, qui vivent retirés à Paris, exilés politiques, et M. Orlando, également ancien président du conseil et appartenant à l'ancien parti libéral, ont fait savoir publiquement au Duce qu'ils adhéraient sans condition à son entreprise abyssinienne et se mettaient à sa disposition en cas de besoin.

On fait en outre observer que le gouvernement fasciste ne peut céder aux injonctions de Londres après avoir mobilisé deux cent mille hommes, soutenu les dépenses considérables que comporte l'expédition, et envoyé en Afrique orientale les personnalités les plus représentatives du régime, telles que M. Ciano, gendre de M. Mussolini, M. Bottai, gouverneur de Rome, et les propres fils du Duce, Vittorio et Bruno, qui se sont engagés volontairement dans l'aviation italienne. Ce serait, pour M. Mussolini, exposer le régime à une défaite morale et politique dont il aurait de la peine à se relever. C'est ce que personne ne veut ici, car cet échec, et c'en serait un, porterait atteinte non pas à un parti, dit-on, mais à la nation tout entière et à sa situation de grande puissance européenne.

Il ne faut pas conclure que l'opinion publique italienne soit désireuse de continuer la campagne commencée en Afrique. Une solution pacifique du différend constituerait, à ses yeux, un succès tout aussi complet que de grandes batailles gagnées, et c'est pour cela qu'on apprécie hautement les efforts de notre diplomatie française, efforts qui tiennent compte de la nécessité de donner satisfaction aux aspirations italiennes, sans porter atteinte au prestige de l'Angleterre et à celui de la S. D. N. On attend, on veut croire encore que tout espoir n'est pas perdu de résoudre le conflit italo-abyssin pour le plus grand bien de la paix en Europe.

Charles CARRY

Rome, le 24 octobre.

Avant l'apparition de LA RENAISSANCE, plusieurs personnes souhaitaient la fondation, au Canada, d'un hebdomadaire politique et littéraire français. LA RENAISSANCE répond à un besoin.

# L'obésité: comment on maigrit

II

UN obèse ne peut prétendre guérir s'il s'astreint au seul régime alimentaire; il lui faut perdre des habitudes de sédentarité s'opposant à une augmentation sérieuse de ses dépenses organiques. La pratique régulière, méthodique des exercices physiques est le complément indispensable de la cure diététique; substituer du muscle à la graisse, tel est le but auquel doit tendre l'obèse. Que ce but soit rarement atteint, que l'obésité-maladie (à ne pas confondre avec la simple surcharge graisseuse) ne guérisse guère de façon totale, définitive, cela tient à la conception erronée que l'on se fait habituellement des critères de guérison. La balance? un trompe-l'œil qui enregistre bêtement des chiffres. Ces chiffres? des caractères purement conventionnels dont le propre est de s'aligner les uns à la suite des autres; ils ne tiennent compte que des variations du poids, renseignement imparfaitement sur l'activité des combustions internes, le degré de déshydratation, la part qui revient à la fonte graisseuse et à l'émaciation musculaire.

Si les régimes alimentaires d'amaigrissement conviennent à peu près à tous les obèses, il n'en est plus de même des méthodes physiques et de la façon de les appliquer; ces méthodes varient essentiellement suivant les cas. Ainsi, chose paradoxale, le repos au lit pendant un certain temps conviendrait davantage à l'obésité atonique, gros mangeur, poussif, fatigué, d'abord parce qu'il facilite les restrictions alimentaires, et ensuite parce qu'en mettant les organes en repos il améliore les échanges nutritifs. En outre, les complications viscérales de l'obésité qui en est à la période de décompensation, et notamment celles qui affectent le cœur, les artères et les reins, interdisent d'autant plus tout surmenage physique au sujet gras qu'il n'y est généralement préparé par aucune culture antérieure; s'il est devenu obèse par entraînement, c'est aussi par entraînement, degré par degré, qu'il cessera de l'être. Il faut savoir ici se contenter de demi-mesures, de succès partiels, car les guérisons complètes et définitives des obésités importantes sont des raretés.

Avant d'en arriver à la pratique régulière des sports, et précisément pour en arriver là, l'obèse doit de

toute nécessité développer son système musculaire. Ainsi, il brûle davantage sa graisse et utilise mieux une alimentation abondante; et les masses musculaires nouvelles prenant peu à peu la place des amas adipeux, on ne court guère le risque d'observer cet aspect de flaccidité caractéristique des chairs trop rapidement émaciées. Il n'entre pas dans le cadre de cet article de faire une description détaillée de tous les exercices physiques, à mains libres, avec ou sans résistance musculaire, etc.; un tel énoncé serait fastidieux et ne servirait à rien. Deux points cependant méritent de retenir tout particulièrement l'attention. Le premier a trait à la régularité et à la gradation de la cure musculaire. L'obèse sédentaire, qui souvent est aussi un paresseux, ne doit manquer sous aucun prétexte valable de pratiquer quotidiennement les exercices que lui aura recommandés son médecin, car il en perd alors rapidement le goût; il y renoncera également si de lui-même, et d'emblée, il s'impose des efforts musculaires trop soutenus ou trop fatigants. Le second point, qui n'est pas moins important, concerne la gymnastique en commun. La gymnastique dite de chambre, telle qu'elle est faite au réveil, finit par ne plus représenter que ce qu'elle est en réalité: une corvée dont on a tôt fait de se débarrasser. Il lui manque ces éléments de succès dont se prévalent à juste titre les instituts de culture physique, les palestres, bref tous les endroits préposés au dégraisage en commun, à savoir: la force de l'exemple, une assiduité plus parfaite, la promiscuité de gens qui souffrent du même mal (pour ne pas parler du plaisir un peu méchant d'en trouver de plus obèses que soi), le désir de mieux faire, un travail d'ensemble dirigé de façon à assurer des mouvements coordonnés qui intéressent la musculature tout entière, et enfin l'obtention de résultats plus rapides.

En raison de l'épaisse couche de graisse qui tapisse la paroi du ventre en dedans comme en dehors, la gymnastique doit surtout tendre à renforcer la sangle musculaire abdominale; elle parviendra ainsi à prévenir la constipation et les stases veineuses qui se traduisent chez l'obèse par des hémorroïdes et une congestion passive du foie. Les mouvements de

redressement du tronc et de relèvement des membres inférieurs sont particulièrement efficaces, encore que parmi les plus pénibles, car ils agissent à la façon d'un massage et comme tels réveillent les contractions d'un intestin toujours paresseux. Quant au massage proprement dit, nous sommes d'avis que c'est un excellent exercice physique que l'on fait faire à d'autres, et qu'il n'y a rien de tel pour faire maigrir... celui qui le donne; l'obèse, lui, en retire une sensation certes agréable d'assouplissement mais qui n'a rien à voir avec un amaigrissement tant soit peu important. Le même reproche s'adresse aux bains de vapeur humide ou sèche (turcs, maures, russes, etc.). Ce sont des bains-marie dont l'obèse sort Gros-Jean comme devant. On y laisse beaucoup d'eau, un peu d'argent, mais en somme fort peu de graisse; d'ailleurs, la déperdition d'eau fait vite place à un vif besoin de boire, et tout est à recommencer. Sans compter que les dangers d'une congestion cérébrale ou d'une rupture de l'équilibre cardio-vasculaire sont toujours à redouter chez l'obèse.

De tous les exercices physiques que l'obèse prend sur lui-même de pratiquer sans trop bien savoir où cela le conduira, la marche est celui qui fait le moins maigrir. Telle qu'elle est habituellement faite, en terrain plat, à allure modérée, non suivie de sudation suffisante, la marche présente tout au plus l'inconvénient d'exciter l'appétit et de faire perdre davantage; il faut lui préférer la marche longue, en terrain accidenté, et mieux encore la course à pied, lorsqu'elles ne sont pas contre-indiquées par une insuffisance fonctionnelle du cœur. En somme, les meilleurs exercices à recommander aux obèses (le tennis, la natation, la boxe, le canotage) sont ceux qui mettent en jeu la totalité des muscles du corps et qui provoquent une transpiration plus ou moins profuse; les autres, tels que la bicyclette par exemple, ne présentent d'intérêt que dans certains cas d'obésité localisée.

Reste à envisager la question, celle qui est la moins bien connue, des cures médicamenteuses de l'obésité. Existe-t-il des médicaments qui font réellement maigrir? Au premier abord, nous serions tenté de répondre tout de suite: non, quand cela ne serait que pour mettre en

garde contre la multitude de préparations dont le seul effet est de faire maigrir le porte-monnaie des liseurs de panneaux-réclames et de journaux d'information; elles sont ou dangereuses ou tout à fait inopérantes; il n'y a pas de choix. Deux médications, et deux seulement, ont une réelle efficacité, présentent des avantages et des inconvénients qui sont universellement reconnus: l'opothérapie thyroïdienne, seule ou associée, et le dinitrophenol. Les extraits thyroïdiens sont indiqués chaque fois que certains signes cliniques et la recherche du métabolisme basal ont prouvé hors de tout doute que le ralentissement de la nutrition dépend d'une insuffisance glandulaire. Il faut savoir cependant que leur emploi est très délicat, qu'ils peuvent être toxiques même à des doses thérapeutiques moyennes, occasionnant alors des troubles cardiaques et nerveux des plus pénibles; ajoutons, puisque nous sommes sur la voie des confidences, que leur emploi est limité à quelques cas bien particuliers, et enfin que les résultats sont loin d'être toujours satisfaisants.

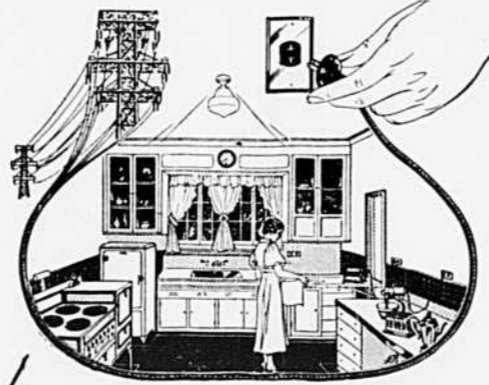
Le dinitrophenol (nitrophenol ou dinitra), au contraire, convient à tous les obèses, du moins à tous ceux dont le foie et les reins sont en bon état. Son efficacité tient à ce fait qu'il élève presque à coup sûr le métabolisme basal, et surtout qu'il active directement les combustions dans la cellule elle-même, sans l'intermédiaire d'un autre organe. Ici, il n'y a de place pour aucun doute. Le dinitrophenol fait maigrir dans la proportion de 90 pour 100 des cas. Mais... évidemment il y a un *mais*; un médicament aussi actif ne laisse pas d'être toxique s'il n'est pas très scrupuleusement dosé — quelques cas de morts ont été rapportés, attribuables vraisemblablement à des erreurs de dosage. Cependant, la marge de sécurité qui sépare la dose utile de la dose toxique ne risque pas d'être franchie si l'obèse reste sous la surveillance de son médecin pendant toute la durée de la cure médicamenteuse. Ajoutons, pour terminer, que cette cure ne fait que compléter le traitement physico-diététique, sans quoi l'obèse reprendra fatalement ses habitudes de suralimentation et de sédentarité.

Docteur G. A. SEGUIN

## ELECTRIFIEZ LA MAISON POUR VOTRE CONFORT ET PAR ECONOMIE



NOUVEAUX TARIFS PAR KILOWATT-HEURE  
13-70 2.52¢ 71-200 1.8¢ 201 et au-delà 0.9¢  
kw-heures kw-heures et au-delà  
(Établi sur une base de consommation mensuelle)



L'électricité est aujourd'hui l'une des moindres dépenses du budget familial et pourtant, elle contribue plus que toutes les autres choses que vous achetez au confort, à la santé, au bien-être et à l'agrément de la famille. Tout vendeur d'appareils électriques se fera un plaisir de vous montrer des appareils modernes qui vous épargneront du temps, du travail et de l'argent chez vous. Pourquoi pas les voir aujourd'hui?

Alice: "Comment fais-tu sans aide pour si bien tenir ta maison?"

Georgette: "Mais, j'ai toute l'aide qu'il me faut... je n'ai qu'à tourner un commutateur. Mes appareils électriques font presque tout le travail et sont toujours à ma disposition quand j'en ai besoin."

Montreal Light Heat & Power  
CONSOLIDATED